

L'ÉCOLE

DE

Gal. 6. Pa

L'HOMME,

OU

PARALLELE

DES PORTRAITS DU SIECLE,

& des Tableaux de l'Ecriture Sainte.

O U V R A G E

Moral, Critique & Anecdotique.

PREMIERE PARTIE.



par Genard

A L O N D R E S,

M. D. CC. LII

*QUI dicit Regi, apostata; qui
vocat Duces impios: qui non accipit
personas Principum, nec cognovit
tyrannum, cum disceptaret contra
pauperem, Job cap. xxxiv.
vs. 18. & 19.*



LA VERTUEUSE

ET

AIMABLE

MADemoiselle

F. L. D.

C'est sous ces grands titres, bien plus précieux que ceux d'Altesse ou de Majesté, que je vous adresse, MADemoiselle, l'hommage de ma reconnoissance & l'usage de ma probité. Que L'ECOLE DES HOMMES doit vous plaire, puisque vous n'y verrez débiter que des maximes que vous m'avez vous-même dictées, sur lesquelles vous avez eu la bonté de me former, & qui font tout le bonheur de mes jours. C'est cette vertu sévère sans rudesse, gaie sans indécence, & simple sans bassesse, cette rare & inestimable vertu que vous m'avez fait connoître, qui y donne des Leçons. Puissent tous mes Lecteurs y prendre le goût du bien.

Ce seroit beaucoup honorer l'Amour, que de reconnoître lui devoir uniquement tous les
biens

E P I T R E.

biens que vous m'avez fait, & la reconnaissance que j'en ai. Permettez-moi de l'avouer, **CHERE SAPHRONICE**, c'est à lui que j'ai dû le premier sentiment que j'ai eu pour la vertu, & c'est vous qui l'avez fait naître dans mon cœur. Au milieu d'un âge brûlant, & livré, le bandeau sur les yeux, à toutes les erreurs qu'il a plu aux hommes du siècle de consacrer sous le nom séduisant de plaisirs, vous m'avez fait voir qu'il y a une félicité plus délicate & plus tranquille que celle que présente la grossière & inquiète volupté. Pour désiller entièrement mes yeux, & assurer mes regards, il falloit votre main & votre esprit; & plus que tout cela, votre raison & votre vertu.

Si le Ciel favorable vous eût offerte, **MADemoiselle**, pour premier objet aux prémices de la tendresse de mon cœur, que j'aurois de regrets de moins! Vous n'auriez pas eu la basse complaisance d'entrer en complicité dans les écarts d'une jeunesse pétulante; mais habilement prudente, vous auriez sucré avec tant de sagesse les fruits précoces d'une vertu que je regardois comme amère: que j'y aurois trouvé dès-lors le suc délicieux que j'y goûte à présent!

Par une humilité de frêne, injurieuse à
Dieu,

E P I T R E.


Dieu, ingrate à votre égard, désavanta-
geuse au prochain & deshonorable pour moi,
je ne dissimulerai pas que je suis homme de
bien, & que c'est par vos leçons que je le suis.
Je le dis; que chacun l'entende. Si ce n'est
pas assez pour provoquer la gloire de la vertu,
& étendre par-tout les obligations que je vous
ai; je le ferai publier à son de trompe, &
afficher dans les quatre parties du Monde.

Ma joie seroit complete, si le magnifi-
que & rare appareil de ma glorieuse recon-
noissance pouvoit tenter la vanité de ces jeu-
nes Beautés, à qui leurs charmes donnent
tant de pouvoir sur les hommes, & les exci-
toit à ne s'en servir que pour les engager à
m'imiter. Que je me trouverois heureux de
pouvoir offrir à vos regards un peuple de
Néophytes convertis par mes Maximes, qui
sont les vôtres! Ce seroit sans doute le pre-
sent le plus digne de vous & de moi, & le
gage le plus noble du tendre & respectueux
dévoûement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MADemoiselle,

Votre très-humble &
très obéissant servi-
teur DE GRAN....

L'IDÉE DE L'AUTEUR.

 Ncore des Mœurs, va-t-on dire. Oüi: *Encore des Mœurs*; & tant qu'il y aura des hommes, je crois que l'emploi le plus glorieux qu'un Citoyen raisonnable & chrétien pourra faire de son tems, sera toujours de s'apliquer à leur donner des Mœurs. N'emploieroit-on son génie utilement pour ses Patriotes, qu'en s'occupant sérieusement à chercher le détail des *dimensions de l'Arche de Noë*, à *fixer la forme de la Tour de Babel*, à *faciliter la ponte des Poules*, ou à fabriquer de longues dissertations sur les moïens les plus propres pour faire promptement, sûrement & plus généreusement *éclore des œufs*? J'estime que l'on doit donner la préférence au Moraliste sur le Phisicien.

Passé, dit quelqu'un; mais que venez-vous faire après Monsieur de la Bruyere? *Pensez-vous enchérir sur l'Auteur des Mœurs*? reprend un autre. Si vous ne voulez que nous donner une *idée du Vrai-Mérite*, re-
part

L'IDE'E DE L'AUTEUR.

part un troisiéme, vous croyez-vous assez en fond pour en traiter avec autant de solidité & d'agrément, que Monsieur le Maître de Claville.

Je ne prétens point entrer en lice avec ces Messieurs. Je cours la même carrière qu'eux; mais par des chemins indifférens, & avec plus d'avantage, j'ose le dire; puisque j'ai en vüe de réunir leurs maximes diverses dans un seul point.

L'élégant Auteur du Vrai-Mérite n'a visé qu'à faire *un galant homme*. Le docte Panage, malgré son dédain marqué pour le titre & la chose de ce qu'on appelle vulgairement *honnête homme*, ne peut raisonnablement se flatter que sa Morale même a quelque chose de plus parfait: car peut on aller plus loin sans le flambeau de la Religion? Monsieur de la Bruyere plus profond qu'eux deux, plus pur dans ses principes, & plus éclairé dans ses intentions, paroît devoir être content s'il réüssit à faire ce que l'on nomme dans *la bonne compagnie un homme de bien*. Pour moi, je l'annonce, je ne serai satisfait qu'en faisant des *Chrétiens*.

C'est-là le point glorieux où se rassemblent

blent toutes les qualités dont ces Messieurs ont fait des traités si savans & si finis. Un Chrétien n'a-t'il pas distinctement le *Vrai-Mérite*, dont Monsieur le Maître de Claville donne des leçons? N'est il pas plus délicatement *honnête homme* que celui qui ne suit que la Morale captieuse du trop commode Panage? L'homme de bien de Monsieur de la Bruyere ne pourra pas mieux soutenir le parallele avec lui.

La Religion met le taux à toutes les qualités. C'est elle qui épure le commerce du Monde de la fange du vice: c'est par elle seule qu'on est véritablement bon Citoyen, bon Pere, bon Fils, bon Mari, bon Ami, & même bon Amant. Les jours divins des premiers siècles de l'Eglise sont mes preuves. Dans quels tems a t'on vû des sujets plus fidèles, des Peres plus affectionnés, des Fils plus obéissans, plus d'Amis sincères, des Parens moins intéressés, des Freres plus unis, des Epoux plus aimez, plus aimables & plus tendres, & même des Amans plus respectueux & plus constants. Oûi, toute liaison, dont la Religion n'est pas le principe, n'est à envisa-

DE L'AUTEUR.

visager qu'avec compassion ; & il est rare qu'elle ne se termine par une catastrophe funeste ; mais que l'on devoit naturellement en attendre.

Qu'on ne pense cependant point que j'aie la hardiesse de m'égalér aux Auteurs que je viens de citer. Je les reconnois pour mes Maîtres. C'est à la lueur brillante de leurs Maximes que j'ai percé dans le cœur de l'Homme : ce sont eux qui m'ont ouvert ce ténébreux labyrinthe que j'ai trouvé rempli de tant de monstres.

Quoiqu'à leur suite, & marchant après eux, je ne rebas pas leurs sentiers. Les Hommes de ce tems ne sont point les Hommes du tems de la *Bruyere* : le croira-t-on ? *L'Auteur des Mœurs*, plus moderne que lui, ne reconnoît plus ceux même qu'il a peints. Les occasions, l'intérêt, l'ambition ou la mode les changent en une nuit du blanc au noir. Les pages du Livre du Monde ne se ressemblent pas du jour au lendemain. On ne peut d'ailleurs, sans une suffisance extrême, se flatter d'avoir parfaitement connu l'Homme. Qui croiroit traiter à fond de ses caprices & de

L I D E E

ses défauts, & même apprécier au juste ses vertus seulement, n'auroit pas moins de présomption qu'un enfant qui se prétendrait capable de fixer la nature de Prothée.

Spéculateur des Mœurs, vous en êtes à donner le dernier coup de pinceau au portrait d'un de vos intimes amis. Vous le connoissez depuis dix ans; vous l'étudiez depuis ce tems-là, & il y a autant de tems que vous êtes à le peindre. Avouiez que ce travail est ingrat, & qu'il vous a bien fallu effacer, corriger & retoucher pour parvenir à faire un tableau qui, après tant de peines, ne ressemble pourtant pas encore à l'original. Vous pensez aujourd'hui saisir le trait qui vous manque pour le porter à sa perfection. Déjà votre modèle a pris son attitude devant vous; vous tenez déjà votre homme, vous ne pouvez le prendre dans un jour plus favorable, vous vous approchez du chevalet pour l'achever: saisissez-le promptement. Il n'est déjà plus tems. Il se plie & se replie; se tortille & se retortille. C'est un Serpent, un Caméléon: il change dans la minute. Le Papillon devient Eléphant,

DE L'AUTEUR.

phant, & l'Agneau devient Tigre. Enfin il ne peut plus vous échaper. Que tenez-vous donc? Rien. Votre homme glisse comme un anguille; il est déjà entre deux eaux; vous ne le voyez plus. Reparoit-il? est-ce le même? en est-ce un autre? Pourriez-vous même assurer que ce fût lui, tant il est méconnoissable & peu pareil à lui-même? voilà, dites-vous en soupirant, le travail de dix années perdu. Il faut jeter le portrait au feu: il ne ressemble plus à rien. Faites mieux: gardez-le; il ressemble certainement aujourd'hui à quelqu'un qu'on n'y reconnoitra peut-être pas demain: mais de l'un à l'autre il trouvera assez d'originaux. Si vous en regardiez quelque jour les traits, comme hasardés, disproportionnés, peu vrais-semblables ou absolument hors de mise, faites voir votre peinture à quelques dévots; sans y rien changer, ils trouveront bien le secret de la faire ressembler à quelqu'un.

On doit respecter le goût des Lecteurs; mais il est bien facile de les servir utilement & agréablement? Et leurs caprices, en matière de Littérature, ne four-
nissent-ils rien?

niroient-ils pas assez de traits pour en faire un portrait complet. Si les Livres sont courts, ils ne leur paroissent pas assez clairs; sont-ils longs, ils les ennui-ent? parlent-ils Morale, on les lit peu? Si c'est une Satyre, on la dévore. D'après ces observations on a tiré le plan de cet Ouvrage.

Amuser l'esprit par des Historiettes, c'est un talent que l'on abandonne sans envie au badin Abbé P. . . . Réformer le cœur par des maximes pures & saines, c'est-ce que l'on envieroit à quiconque auroit l'habileté ou le bonheur d'y réussir, & ce qui flatteroit davantage.

On ne demandera pas de moi que j'aïlle, en Moine méthodiquement zélé, séparer ma Morale par parties, & attaquer la corruption du siècle par définitions, divisions & subdivisions. On ne me pardonneroit pas un si beau talent.

On auroit peut-être plus d'indulgence pour moi, si comme l'aimable & élégant Prieur de M . . . j'exposois publiquement les vices dans une situation vive & intéressante, ou que j'en fisse une peinture mignarde, délicate & sensuelle,

DE L'AUTEUR.

le, mille fois plus capable de porter mes Lecteurs à l'aimer encore plus qu'à les en guérir le moins du monde. Je ne crois pas devoir laisser aller ma complaisance jusques-là. Qu'on me blâme, & que l'on excuse le peu scrupuleux Prieur d'en avoir même au-delà : à la bonne heure. Je n'ai pas les mêmes vûes que lui, & je me dois, & au Public, plus de réserve : d'ailleurs connois-je à fond cette matière ? & m'en tirerois-je comme lui ? Peut-être parlerois-je aussi mal des vices qu'il le pourroit faire des vertus. Nous avons l'un & l'autre nos raisons pour nous taire, & le Public y gagne au moins autant, à tout prendre, que si nous nous mêlions d'en traiter, malgré notre ignorance réciproque. Que diroit-on de moi... s'il entreprenoit de travailler sur les desseins de Mignard ou de Le Brun.

J'ai lu dans quelque endroit qu'il y avoit des cas où une peinture du vice un peu forcée, n'est pas tout-à-fait déplacée. Une légère esquisse suffiroit pour le faire connoître à quelques Lecteurs,

* Peindre à la grosse brosse.

teurs, & ménageroit la pudeur de quelques autres. Je fais qu'on doit avoir ce respect pour ses Lecteurs : mais aussi n'y a-t'il pas certains portraits où le coloris & les lumieres ne peuvent être de trop ? Des nuances trop sombres, ou des ombres trop chargées, ne servent souvent qu'à dérober les imperfections du Personnage, ou masquer les défauts du caractère. Il en est du vice à certains égards, comme d'une aiguille qui semble si unie & si polie à nos yeux, & dont le brillant ne disparoît qu'à l'aide du Microscop.

Le parallèle que je fais ici des portraits du Siècle, & des tableaux de l'Ecriture Sainte, ne doit point effaroucher les ames vraiment religieuses, ni servir de Phare à l'indévotion des libertins. Si l'on y a découvert les fautes de David, on n'y a pas oublié sa pénitence. Que ceux qui lui ont ressemblé dans le premier cas, l'imitent jusqu'à la fin.

Que de bons Livres, généralement utiles à la société, qui ne sont cependant lûs que de ceux qui les croient convenables à leurs goûts, à leur état, ou à leurs sentimens ! On a travaillé ici
à ten-

DE L'AUTEUR.

à tenter tous les goûts, à instruire tous les états, & à enlever le brut de tous les sentimens. Morale pure & délicate; critique fine & sans aigreur; Anecdotes curieuses & sans calomnie. Chacun doit y trouver de quoi lui plaire: car qui n'aime à s'instruire des vices d'autrui, & à les paraphraser?

L'homme du Monde y cherchera les Portraits du siècle, les appliquera à tels & telles à qui l'on n'a seulement pas pensé; en fera une clef, & cela l'amusera.

L'Etre mitoyen du monde & de la Réforme, lira aussi ce Livre par curiosité, en dira du mal par-ci par-là pour l'honneur de son habit & de son âge: il filtrera méchamment ses humeurs noires, & les dilatera en s'appliquant à y faire une clef: & Dieu sait quelle clef, & avec quelles malignes apostilles sur les premiers Portraits. Je lui pardonnerois presque, si je comptois qu'il ne poussât pas jusqu'à des réflexions impies sur les seconds.

Les vrais dévots n'auront en vüe que les tableaux de l'Ecriture Sainte. Ils gémiront pieusement sur les débordemens

mens du Siècle, & prieront chrétiennement pour l'Auteur.

Quel vaste champ la malice du Siècle n'ouvre-t-elle pas aux observations des Moralistes! „ On ne trouve plus
 „ de Saints sur la terre, il n'y a plus
 „ personne qui ait le cœur droit. Tous
 „ tendent des pièges pour verser le
 „ sang; le frere cherche la mort de son
 „ frere. Ils appellent bien le mal qu'ils
 „ font. Le Prince exige; le Juge est
 „ à vendre; un Grand fait éclater dans
 „ ses paroles la passion de son cœur,
 „ & ceux qui l'approchent, la fortifient.
 „ Le meilleur d'entre-eux est comme
 „ une ronce, & le plus juste est com-
 „ me l'épine d'une haie. Ne vous fiez
 „ point à votre ami; ne vous reposez
 „ point sur celui qui vous gouverne:
 „ tenez fermée la porte de votre bou-
 „ che, & ne vous ouvrez pas à celle-
 „ là même qui dort auprès de vous:
 „ car le fils traite son pere avec outra-
 „ ge; la fille s'élève contre sa mere; la
 „ belle-fille contre sa belle-mere, &
 „ l'homme a pour ennemis ceux de sa
 „ propre maison”.

* Michée, Chap. vii.

DE L'AUTEUR.

Ce seroit perdre du tems, que de m'amuser à détailler de vaines raisons pour autoriser le choix du titre de ce Livre. Qui doutera qu'il ne m'ait été facile de lui en donner un autre? Je trouve plus aisé de laisser à la lecture qu'on en pourra faire, à décider s'il lui est convenable.

J'estime trop les gens sensés, & j'ai trop de vénération pour les Savans pour donner dans les significations nouvelles, & répandre une obscurité affectée dans un Ouvrage que je voudrois voir entre les mains de tout le monde. Je m'en tiens aux mots reçus, approuvés, & connus de toute la Nation. J'aime à encourir le mépris des superficiels génies qui répandent la contagion néologique jusques dans la meilleure compagnie. Heureuse ignorance qui me réduit à écrire clairement, & être obligé de faire comprendre mes pensées!

Il y a un usage établi parmi les Caractéristes; quelque inutile qu'il soit, je n'y dérogerai pas. Mes dévanciers l'ont suivi, je les imite. Je réclame donc dès-à-présent contre toutes Gloses ou

**

In-

Interspétations où le sens de la lettre
sera forcé, & je conseille, en bon amiti,
à tous mes Lecteurs de ne point donner
la torture à leur imagination pour faire
des clefs à mes Portraits: ils ne réussiraient
pas à ouvrir l'énigme.

J'aurai des Censeurs, je m'y attends.
Ils naissent dans les Ruelles depuis que
les Lettres sont tombées en mode, &
que le Parnasse est cité au Tribunal des
Femmes-de-Chambre. Je me ris de la
Censure des Regens de Toilette, & des
eris impuissans de la Mode & de ses
fauteurs.

J'abandonne le stile à la critique.
Qu'on respecte l'esprit, & je suis content
d'une ou d'autre façon que l'on me lira.
Quelqu'un en profitera peut-être; un
entre mille. Quelle récompense plus
digne de l'Ouvrage & des vœux de
l'Auteur!



Il y a un usage établi parmi les Ca-
ractéristiques; quelque inutile qu'il soit, je
n'y dérogerai pas. Mes devanciers l'ont
suivi, je les imite. Je réclame donc
des à-propos contre toutes Gloses ou



CLEF NATURELLE

*Des Portraits de ce Siècle, contenus dans
cette première Partie.*

A *Leide*, jeune enfant de condition, qu'on abandonne entièrement à des Gouvernantes, & ensuite à un Gouverneur & à un Précepteur sans mœurs, Pag. 36

Aleipe, Pere, qui veille lui-même à l'éducation de son fils, 61

Alphitos, Petit Maître, qui fait consister l'honneur d'un homme dans le triomphe qu'il peut remporter sur la vertu d'une femme, 142

Aristarque, Philosophe orgueilleux, qui ne regarde Dieu que comme un vain nom, 118

Arsene, homme qui ne prie Dieu que lorsqu'il tonne, 127

Asote, épris des souplesses de son chien, décide en faveur de l'âme des bêtes, 71

Atbanase, reconnoît un Dieu que rien n'inquiète, 119

Augusta, personne de considération, qui promet sa protection à un Seigneur malheureux, & qui l'abandonne presque aussi tôt, 136

C.

- C** *Anipbile*, homme qui ne se plait qu'avec
ses chiens, 70
Cimon, honnête homme du jour, 146
Cleante, Pere qui prend soin de ses pèches, & né-
glige son fils, 55
Clitandre, grand débauché, 101
Corimon, époux commode & débonnaire, in-
flexible sur le chapitre de ses maîtresses, 151
Corylas, croit que l'ame n'est qu'un terme, 77
Crépus, Millionnaire, qui se trouve assez riche
pour payer sa grace, 150

D.

- D** *Amis*, indifférent sur l'essence de l'ame, 183
De Gregi, qui a fait un Livre ridicule, 145
Dorimon, Seigneur, qui a abjuré par ambition, 127

E.

- E** *Luire*, Dame de condition mauvaise mere, 16
Ergaste, enfant, dont l'éducation est abandon-
née à une Païsanne, & à des Maîtres mier-
cenaires, 37
Eutiphron, s'embarasse peu s'il a une ame ou
non, 79

G

G.

- G** *Erente*, Usurier, 154

L.

- L** *Isias*, quoique rentré avec sa femme, con-
serve encore ses habitudes criminelles, 158

M.

- M** *Arton*, Villageoise, devenuë Gouvernan-
te, 38
Memnon, accorde aux bêtes les mêmes con-
noissances qu'aux hommes, 73

Misan-

DES PORTRAITS.

Misander, dévot, qui n'aime personne, 120

N.

N *Icetas*, époux, qui souscrit à son deshonneur, 158

P.

P *Allade*, jeune homme, qui adopte les défauts de son Précepteur, 54

Pasquin, Usurier par privilège, 149

Pbilemon, Pere négligent, 50

Philippe, aime mieux ses chevaux que ses enfans, 62

Philosé, dévot, qui n'aime que soi-même, 120

Pyrrhus, Duéliste, 148

S.

S *Ostene*, esprit fort par vanité, 84

Sylla, qui sacrifie tout à son ambition, 147

T.

T *Eroua*, bel esprit, qui n'a pas de sentimens, 141

Theodeme, Libertin, qui se précautionne, 138

Theomis, prétendu Dèiste par libertinage, 81

Tipbon, faux homme d'honneur, 142

Tomela, époux, qui se pousse par la prostitution de sa femme, 152

Trafille, Mari, qui rougit d'aimer sa femme, 156

Trafimon, dévot superstitieux, 122

V.

V *Alere*, jeune homme, qui a reçu une éducation défectueuse, 93

Fin des Portraits de la première Partie.

TABLE

DES

LECONS.

LEÇON I. De la Naissance. **Page 1**

II. De l'Enfance. **27**

III. De l'Education. **50**

IV. De l'Ame. **66**

V. De la Religion. **93**

VI. De l'Honneur. **132**

Fin des Leçons de la première partie.

L'ECO



L'ECOLE


DE

L'HOMME.



PREMIERE LEÇON.

DE LA NAISSANCE.

 L'HOMME ne rougira-t'il donc
jamais de se voir ramener
aux exemples des bêtes,
qu'il méprise, dans les plus

essentiels devoirs de la nature? On ne
parle que de sentimens, chacun en a,
ou du moins chacun le dit. Tel tire
orgueilleusement sa raison, comme
d'un étui, & ne l'expose que dans un
jour propre à lui donner du brillant,

I. Partie.

A

qui

qui est encore bien en deçà de ce que le seul instinct fait faire aux brutes. La brute possède le Diamant tel qu'il est en sortant de la Mine: il est enveloppé dans son caillon. Qu'on le regarde, qu'on le touche, il ne lui manque qu'un Lapidaire pour en découvrir les beautés. L'Homme, si vain de sa raison, dont il éblouit les passans, n'a pas l'imprudence de la laisser voir de près: c'est un Stras. L'haleine, la main, la moindre chose va lui faire perdre son éclat. L'eau de sa pierre est louche; quoique de loin, les connoisseurs ne s'y méprendront pas. Qu'on m'apprenne maintenant sur quoi l'Homme fonde un mépris si marqué pour les connoissances des bêtes, si sûres d'ailleurs? le principe & la fin en sont si justes, & il en profite lui-même tous les jours.

La Nature, une, & toujours la même, première vassale & première lieutenant de Dieu, dont elle est autorisée, a formé une Loi première qui s'étend indistinctement sur tous les animaux, & qu'elle a elle-même gravée dans tous les coeurs. Le Lion, le

le Tigre & le Renard, peu capables de sophistiquer, ne connoissent que la Loi, & la suivent à la lettre; & l'Homme a tant raisonné sur le Texte, qu'il ne veut plus y lire. Le Roi y étoit aussi sujet que son Valet-de-pied: l'un & l'autre la rejette, & la raison, qui ne devoit leur servir qu'à élargir leur obéissance à la Loi, ne leur sert qu'à la restreindre.

Je ne chicane plus sur les termes d'instinct & de raison: j'accorde même le pas à cette dernière. Mais que l'on détermine une place à cet instinct, qui donne chaque jour de si belles leçons à la raison. Si celle-ci est plus sûre dans ses notions, peut-on dire qu'elle soit aussi ferme & aussi unie dans ses opérations?

Pères & Mères, Princes & Bergers, Dames, dont la moins criminelle & la moins inutile occupation est de faire des nœuds: Paysannes, qui ne vivez que du revenu de la quenouille & du rouet, c'est à l'Ecole de la nature que je vous appelle. Ce n'est pas, seulement à de vains sons que se réduit la Doctrine, c'est à des preu-

ves & à des exemples. Elle cherche moins à vous surprendre par des sophismes éblouissans, qu'à vous convaincre par des faits simples, mais certains. Ouvrez les yeux & voyez ; après avoir vu , réfléchissez, & ne réfléchissez que pour vous corriger.

Une Lionne, la plus carnacière de toutes les fauves, vient de mettre à bas ses petits. C'est dans un antre qu'elle a choisi avec soin, qu'elle les met à l'abri des intempéries de l'air. Elle ne pense pas avoir assez fait de les avoir conservés pendant un certain tems dans ses flancs, & elle ne se croit pas quitte envers eux dès qu'ils sont nés : elle ne les abandonne pas au premier venu : elle les nourrit elle-même, & pourvoit à leur subsistance & à leurs besoins. Lorsqu'ils commencent à manger, elle va à la chasse, & s'expose généreusement pour leur fournir de quoi se repaître : elle ne croit enfin avoir satisfait à tout ce qu'elle leur doit, que quand les Lionceaux, devenus forts, lui font sentir

DE L'HOMME.

sentir d'eux-mêmes, qu'ils sont en
 état de se passer de ses soins.
 La Linotte, la plus volage, la
 plus badine & la plus coquette de
 toutes les volatiles, & dont l'étour-
 derie est passée en proverbe, semble
 oublier son caractère principal aux
 approches du Printemps. Prévoyant
 de loin le moment de la ponte des
 œufs qu'elle porte, avec quel art
 & combien de soins prépare-t-elle
 son nid? Que de propreté! que de
 solidité! que d'économie! je dirois
 presque; que de mollesse! les vents
 soufflent; les Maisons sont enlevées
 par la violence des orages; la terre
 est ébranlée: & ce nid si ché-
 rissable, suspendu au bout d'une fragile
 branche, y est attaché avec un
 mécanisme si entendu & si bien
 conduit, qu'il résiste à tout, & ne
 craint que la chute de l'arbre où il
 est perché. Quelle merveille de
 proportions dans un oiseau! Le
 Printemps est venu où la Linotte doit
 faire ses œufs; elle les pond, elle
 les couve. Dans toute la nature u-
 ne femelle, attentionnée à son
 mé-

ménage, trouve son mâle tendre, empressé & prévenant. Elle ménage assidument une chaleur propre à faire éclore sa couvée, & le Linot pourvoit à sa nourriture. Le Soleil brille; les Zéphirs, sur leurs ailes agiles, sement dans les airs les parfums de Flore; la coquette Linotte n'y tient plus: elle épluche ses ailes, nettoie sa queue, & s'appête à jouir de la beauté du jour. Le Linot tendrement inquiet de sa moitié & de sa couvée, arrive lorsqu'elle est prête de prendre son vol. Le Père se retrouve par tout. Ne pensez pas qu'il accompagne la fringuante Linotte dans sa promenade. Il la gourmande, la gronde, la châtie à coups de bec redoublés, & la fait rentrer dans son nid. Ainsi tout le Sexe est femme dans toute espèce. Pourquoi l'Homme seul a-t'il renoncé aux Privilèges que Dieu & la Nature ont accordé à son sexe sur l'autre? La tentation reprend encore quelquefois à la Linotte; mais le Linot jouit de ses droits, & la reprime toujours. Enfin les œufs sont éclos.

éclos. Sa tendresse se ranime alors pour les petits. Voyez avec quelle attention elle les rechauffe. Commencent-ils à manger : Peres & Mères, jetez les yeux sur cet admirable tableau : regardez avec quelle adresse elle les appâte. Vous ne verrez en elle ni humeur, ni quinte, ni prédilection. Ils sont tous également ses petits : elle les aime & les nourrit tous également. Avec quelle patience cette bonne mere n'entre-t-elle pas dans leurs foiblesses. Elle ne brusque point les plus mal-adroits, & ne les prive pas d'une becquée qu'elle prodigue aux autres. Elle les chérit, parce que ce sont les fruits de ses amours. (Marâtres, pourquoi aimez-vous si peu vos enfants? Je ne le devine qu'en tremblant.) Les petits Linots viennent-ils à se couvrir de plumes : examinez comment leur mere, gaie & agile, voltige devant eux. Que leur dit-elle par-là ? Elle les invite à la suivre hardiment à travers les airs. Que ne peut l'exemple par-tout ! Celui de leur mere

les décide bientôt. Ils s'effaient, prennent enfin leur volée, vont eux-mêmes à la picorée; les devoirs de la Linotte se terminent-là.

J'épargne la confusion & la honte des Meres, en leur passant le parallèle de la tendresse du Pélican & de la leur. Quand je dirois que ce rare Oiseau ne fait pas difficulté de donner son sang pour nourriture à ses petits, on ne l'imiteroit pas.

Meres cruelles, jugez-vous seulement sur la Lionne & sur la Linotte; seriez-vous plus coquette que celle-ci? Auriez-vous l'humeur plus féroce que celle-là? Oüi : vous êtes des Lionnes ; & votre coqueterie vous étourdit sur les devoirs que la nature vous prescrit à l'égard de vos enfans.

Où courez-vous, Peres intéressés? A vos affaires, dites-vous : la grande & la première affaire est d'être Hommes , & c'est assez du Linot pour vous rappeler à votre autorité.

Ces exemples-là sont trop éloignés pour frapper , & l'on n'est pas souvent à portée de voir des Lionnes.

La

La Linotte d'ailleurs, quoique plus sous nos yeux, n'impose pas beaucoup. Eh bien! dans l'enceinte même du domestique le plus étroit, que de leçons encore pour les Pères & les Mères. La Nature pourvoit à tout, & prêche par tout.

Dans un même Hôtel, & à la même heure, elle vient de se signaler par trois événemens, tous pareils dans leurs causes; mais dont la corruption rend les suites extrêmement différentes. Dans le grénier Minette vient de faire six petits Chats. Diane a mis à bas, dans un bouge voisin de l'entre-sol, deux petits Lévrieriers; & dans l'appartement ELVIRE vient de donner le jour à un héritier des grands biens, & du nom de sa Maison.

Quelques Domestiques ont d'abord décidé de soulager la Chate d'une partie de ses petits, & ils en ont destiné quatre à être noyés. Ne croyez pas que ceux qui ont formé ce projet, aillent inconsidérément à l'exécution. Ils savent que Minette est trop attentive à veiller sur eux pour se

laisser aisément approcher. Paroît-il quelqu'un, elle est allerte; sa queue se gonfle: ses yeux étincellent de colere: elle jure en vrai grenadier, & tient toujours la griffe haute. Le jour, la nuit, à quelque moment que vous alliez dans son grenier, vous ne la surprenez jamais; & vous la trouvez toujours en état de combattre & de se défendre. Avant cet événement la Chate & la Lévrrette vivoient en assez bonne union. Leur haine naturelle s'est réveillée depuis; elles ne se voyent plus qu'en frémissant & en grondant l'une contre l'autre.

Il faut pourtant jeter ces petits chats, dit quelqu'un. Que de ruses pour parvenir à le faire! Minette, épuisée par ses six petits qu'elle nourrit, sent qu'elle a besoin de vivres pour refaire ses forces; mais il faut qu'elle les quitte un moment. Elle éloigne, autant qu'elle peut, une absence dont sa tendresse inquiète semble lui annoncer les suites dangereuses. Enfin, presque réduite aux abois, elle se résout d'aller chercher
de

de la nourriture. Elle n'abandonne pas encore ses petits étourdimement & à la hâte. Avant qu'elle sorte de son grenier, elle bat la patrouille dans tous les coins & recoins pour se garantir des embuscades & des surprises, & ne descend à la cuisine qu'en gémissant encore sur la porte du grenier, qu'elle laisse ouverte malgré elle, qu'elle n'est pas en pouvoir de fermer, & dont il lui est impossible d'emporter la clef. Toujours tremblante, elle ne mange pas avec un loisir de tranquillité ou d'indifférence. A peine a-t'elle avalé rapidement deux ou trois morceaux, qu'elle revole avec inquiétude auprès de ses petits.

On a profité de son absence pour l'exécution du barbare projet qui lui enleve quatre d'entr'eux. Elle arrive, pleine de tendresse, pour leur prodiguer ces suc's nourrissans, dont la nature bienfaisante ne lui fait présent, que pour qu'elle les leur partage. Quel spectacle effrayant pour la sensible Minette! Quelle triste & douloureuse digestion pour une mere aussi tendre qu'elle! Quatre de ses
petits

petits sont disparus. Elle laisse-là un restaurant qu'elle avoit apporté, & qu'elle comptoit manger sans trouble auprès d'eux, & ne s'amuse pas à achever indolemment son repas. Elle ne consulte que sa tendresse alarmée, & n'écoute qu'elle. Elle quitte tout : oublie presque les deux qui lui restent, pour courir après ces quatre qui semblent lui devenir plus chers depuis qu'elle les a perdus.

Il n'y a pas d'endroits si cachés qu'elle ne découvre : point de lieux si fermés où elle ne pénètre : point de trous si étroits où elle ne se glisse. Les caves, les buchers, les écuries, les remises & les appartemens ne peuvent se soustraire à ses recherches ; elle entre par-tout ; elle visite tout. Ses doux & lugubres miaulemens redemandent ses petits à tous ceux qu'elle rencontre. Cette Minette, si furieuse dans son grénier lorsqu'elle craignoit pour eux, devient caressante & flatteuse pour les retrouver. Ses soins sont vains : elle ne les reverra plus.

Elle se ressouvient des deux qu'on
lui

lui a laissés. Leur vie & son affection la rappellent auprès d'eux, & la consolent en quelque sorte. Elle retourne vers eux, & leur donne toutes ses attentions. Sont-ils en état de souffrir de petits jeux : avec quel ménagement & quelle légèreté elle badine avec eux. Elle retrouve les premiers tours de sa jeunesse pour les divertir, & se montre mere tendre, affectionnée & prévoyante jusques dans les amusemens qu'elle leur procure. Elle ne les abandonne enfin, que lorsqu'elle les voit assez formés pour descendre seuls à la cuisine, & pourvoir d'eux-mêmes à leur subsistance.

Diane, dans son bouge, n'est pas plus négligente à l'égard de ses petits, que Minette ne l'est envers les siens. Entend-elle le moindre bruit : voilà sur le *qui-vive*. Elle est chee à son maître, & on lui épargne le soin d'aller elle-même chercher sa nourriture : mais ce n'est encore qu'avec des précautions qu'on la lui fournit, & l'on se contente de la mettre à l'entrée de la porte. Qu'on
 fasse

fasse mine seulement de pénétrer plus avant, on la voit bien-tôt montrer les dents. Elle n'entend raillerie sur rien, & cette chienne, si folichonne quatre jours avant, est devenue réservée & farouche.

On ne l'exposera pas aux mêmes chagrins que Minette. Elle n'a eu que deux Levriers : mais en eût-elle eu dix, on les lui auroit tous laissés. Diane est impayable ; c'est la plus sûre & la plus légère Levrette. On ne peut trop avoir de petits d'une si bonne race. Ils prennent en paix des forces auprès de leur mere, & on ne les lui enleve que lorsqu'ils sont assez forts pour donner à dresser. Les voilà donc hors de l'Hôtel ? Oüi : mais examinez quelle est l'attention du mari d'ELVIRE pour qu'on ne lui enleve pas ses Levriers. Il ne s'en fie à personne ; & c'est lui-même qui leur passe au cou un ruban, dont il scelle les deux bouts sous l'empreinte de son cachet particulier. Je crois que, pour plus de sûreté, il y feroit apposer les sceaux. Il fait faire ensuite devant lui un signal.

galement exact de toutes les marques & taches auxquelles il pourra les reconnoître lorsqu'on les lui ramenera tout instruits. Que de soins ! que d'inquiétudes ! il ne s'agit cependant que de s'assurer la possession certaine de deux chiens dont on connoît, & dont on estime la race.

Passons au troisième événement, le plus intéressant & le plus curieux sans doute ; mais le moins naturel & le plus blâmable dans ses suites. Suivez-moi dans l'Appartement d'ELVIRE. Point de bruit : marchez à pas de velours. On n'entre-là qu'avec mystère : c'est le temple du silence & du repos : les femmes mêmes n'y parlent qu'avec nécessité, au moins faut-il qu'un homme les imite. Mais à propos, dites-moi : que venez-vous voir ? Est-ce la mere ? Est-ce l'enfant ? C'est la curiosité que vous avez pour ce nouvel héritier d'un si grand nom, qui vous amene ; tournons donc du côté de la cheminée. C'est dans cette profonde duchesse, & sur cet oreiller re-

rebondi qu'il repose. Eh! où allez-vous donc? Et quelle nécessité d'ouvrir ces rideaux. Je vous devine; vous pensez trouver le poupon sur le sein de sa mere. Pauvre rustre! Pauvre villageois! Ne diroit on pas que vous êtes dans le bouge de Diane. Où vous croïez-vous? dans la Chaumière d'une Picarde. Apprenez que les Dames ne sentent qu'elles sont meres que lorsqu'elles sont enceintes; & que deux minutes après l'accouchement elles en oublient totalement les devoirs & presque le nom.

Est-ce le fruit des amours d'ELVIRE que je vois déjà pros crit & banni de sa couche? Que feroit-elle de plus si c'étoit celui de sa haine? Je n'ose passer l'écorce d'un article aussi délicat : que les intéressés y réfléchissent.

ELVIRE, nonchalamment couchée entre quatre rideaux sur le plus moelleux duvet, ne ressent qu'elle est mere, que pour s'en plaindre; & le poupon est déjà passé entre les bras d'une nourrice, à qui la MADAME sa Mere l'abandonne sans aucun regret.

gret. Outre les risques auxquels elle l'expose imprudemment vis-à-vis d'une femme étrangère, dont le sang peut-être mal-sain va faire corps avec le sien; que dis-je, le renouveler en son entier; peut-elle raisonnablement se figurer que cette femme sans éducation, & qui lui vend ses soins un Louis d'or ou deux par mois, se croira obligée d'avoir plus de tendresse qu'elle pour son fils, après la leçon de dureté qu'elle lui donne elle-même à son égard?

Minette & Diane, meres véritablement dignes de l'être, que vous êtes bien moins tranquilles sur le sort de vos petits! que j'aime à me rappeler vos inquiétudes & vos soins!

Peut-être qu'ELVIRE est plus à plaindre qu'à blâmer: Peut-être n'est-elle pas en état de nourrir elle-même son fils? Ce n'est point du tout là-dessus qu'elle se règle. La source de la bien-faisante liqueur qui y est propre, n'est que trop abondante chez elle: elle s'en plaint même; & aime mieux se servir de re-

I. Partie.

B

me-

mèdes dangereux pour en détourner le cours & la tarir, que d'en faire un usage plus salutaire & plus naturel.

Comment ? ELVIRE est accouchée depuis quatre jours, & elle est encore assez bonne mère pour garder son fils chez elle pendant tant de tems ? Il n'est pas encore transplanté dans le taudis de Catau ? Une heureuse révolution de tendresse maternelle aura, sans doute, subitement anéanti le barbare décret de son exil. Hélas ! l'exécution n'en est retardée que de quelques jours ; parce qu'on attend un Duc qui doit nommer l'enfant. Né depuis quatre jours, il n'est pas baptisé. Ainsi par orgueil, & par ambition, on hazarde le salut d'un enfant qu'une légère convulsion peut emporter. Le premier sacrifice résolu, on ne pense pas beaucoup à celui-ci.

Ce parrain tant attendu & si souhaité, est enfin arrivé. La cérémonie est faite, & le poupon va être entièrement livré aux soins de Catau la cordonniere. On se ressouviendra

viendra peut-être des mesures que son Pere prend d'ordinaire pour s'assurer contre le change des petits de Diane, cette excellente Lévrete; ces attentions ne sont pas condamna-
bles dans un chasseur actif, qui con-
noît la bonté de sa chienne, & qui
veut s'en conserver la race. Mais
s'excusera-t'on sur son indifférence
pour son fils? C'est un fils unique,
le seul héritier de ses biens & de son
nom, & il n'est pas sûr qu'ELVIRE
lui en donne un second. Il le voit
déjà partir, sans chercher à
quelques signes il pourra le reconnoître,
lorsqu'il viendra à le retirer des mains
de sa nourrice. S'il mourroit; si Ca-
u le changeoit, & qu'elle lui sub-
stituât un de ses enfans : comment
démasquer la fourberie? C'est ce
dont il paroît s'embarasser fort peu.
Qu'on lui rapporte un enfant, il est
content : peut-être, tel qu'il soit, ne
lui appartiendra-t'il que comme ce-
lui-ci, parce qu'il en aura païé la
nourriture & l'entretien? Que pro-
noncer sur le mari d'ELVIRE? Qu'il
est plus chasseur que Pere. Et est-
il

il bien certain qu'il soit davantage? Mais, quoiqu'il en soit, cette objection d'incertitude s'arrête bien en deça d'ELVIRE.

Faut-il encore de nouvelles Loix pour apprendre aux Peres & aux Mères leurs devoirs envers leurs enfans? La Religion doit-elle en faire un commandement exprès? Mais les Loix & la Religion seroient-elles mieux écoutées que la nature qui nous parle de bien plus près? Elles ont crû toutes deux sa voix, toute-seule, assez forte là-dessus pour n'avoir pas besoin de leurs secours. À quoi serviroient-ils en effet? les mères en objecteroient-elles moins leur délicatesse?

Zélateurs outrés de la Loi naturelle, prédicateurs emphatiques de ses séduisantes maximes, que dites-vous d'une mère barbare, qui abandonne sans honte le sang de son sang?

Pendant six semaines entières, la belle ELVIRE mît sonne ses charmes & revoit au bout de ce tems avec satisfaction dans ses glaces, que son mi-

no

nois enfantin n'a rien perdu de ses graces, que ses traits ne sont pas grossis, que cet air de jeunesse, qu'elle aime, ne l'a pas abandonnée. Ses yeux ne sont point ternis, elle jouit toujours de cette fraîcheur qu'elle idolâtre, ses lys & ses roses, dont elle est si folle, ont encore tout leur brillant: elle se félicite elle-même, avec complaisance, dès qu'elle peut s'assurer que ce beau sein, dont elle se paroît avec tant d'avantage, possède encore toute sa fleur, son éclat & sa forme. Avec quelle joie pense-t-elle qu'elle pourra remonter sur le théâtre du monde, sans avoir à craindre qu'on vienne lui dire brusquement qu'elle est changée. Flattée de se ressentir aussi peu de sa maternité, elle ne se résout de courir les risques d'une seconde grossesse, qu'après s'être bien proposé *in petto*, de n'être pas plus mère qu'elle ne l'a été, & de ne s'en ressouvenir que dans les douleurs.

Meres du siècle, Meres Chrétien-
nes, que le parallele de la tendresse
des Meres de l'Ecriture Sainte doit

vous couvrir de honte. * » REBEC-
 » CA, fans doute, plus riche que
 » vous, ne se trouve pas trop déli-
 » cate ni trop grosse Dame pour
 » nourrir Eſaü & Jacob ſes enfans.
 » Ce ſont deux jumeaux, & on au-
 » roit pû l'excuser d'en donner un à
 » nourrir à quelqu'une de ſes ſervan-
 » tes: élevé dans le ſein de ſa famil-
 » le, & ſous ſes yeux, elle auroit
 » été moins blâmable: mais ſon a-
 » mour maternel ne lui permet pas
 » de partager avec qui que ce ſoit la
 » nourriture de ſes chers fils. Les
 » fatigues qu'on objecte ordinaire-
 » ment, forment ſes plus doux plai-
 » ſirs. Elle eſt mere de ces deux ju-
 » meaux, & elle les nourrit tous
 » deux: elle aime à les voir à ſon
 » ſein & ſur ſes genoux. N'aïant à
 » plaïre & ne cherchant qu'à plaïre
 » à ISAAC, elle ne croit pas le pou-
 » voir faire plus ſûrement & plus ſen-
 » ſiblement que par les attentions
 » qu'elle a pour ſes enfans.

» † Tendre RACHÈL, abandon-
 ne-

* Gen. Chap. xxv.

† Gen. Chap. xxx.

» nerez-vous votre cher JOSEPH à
 » BALA votre servante favorite?
 » L'allaitera-t-elle pour vous à cause
 » de la foiblesse de votre complexion?
 » Non, RACHEL est mere, & ne
 » veut pas que sa servante prétende
 » à la reconnoissance de son fils. Elle
 » seule veut lui conserver une vie
 » qu'elle lui a donnée, & ce n'est
 » qu'à elle seule qu'elle entend con-
 » fier la nourriture du précieux ota-
 » ge de la tendresse de JACOB son
 » cher époux.

» * Quel épouvantable Edit porte
 » le trouble dans le sein des familles
 » d'Israël! Des Peres en larmes, des
 » Meres pâles & désolées, des époux
 » & des épouses tremblans à la vue du
 » Lit nuptial, & craignans de se trop
 » livrer à ses charmes. De jeunes
 » Fiancés ne pouvant envisager sans
 » douleur le jour de leur union; des
 » femmes enceintes n'osant se réjouir
 » de leur fécondité. La cruauté peut-
 » elle fournir un tableau plus horri-
 » ble? Ne sont-ce pas les sombres
 » cou-

* Exod. Chap. 13.

vous couvrir de honte. * „ R E B E C-
 „ ca, fans doute, plus riche que
 „ vous, ne se trouve pas trop déli-
 „ cate ni trop grosse Dame pour
 „ nourrir Esaü & Jacob ses enfans.
 „ Ce sont deux jumeaux, & on au-
 „ roit pû l'excuser d'en donner un à
 „ nourrir à quelqu'une de ses servan-
 „ tes: élevé dans le sein de sa famil-
 „ le, & sous ses yeux, elle auroit
 „ été moins blâmable: mais son a-
 „ mour maternel ne lui permet pas
 „ de partager avec qui que ce soit la
 „ nourriture de ses chers fils. Les
 „ fatigues qu'on objecte ordinaire-
 „ ment, forment ses plus doux plai-
 „ sirs. Elle est mere de ces deux ju-
 „ meaux, & elle les nourrit tous
 „ deux: elle aime à les voir à son
 „ sein & sur ses genoux. N'ayant à
 „ plaire & ne cherchant qu'à plaire
 „ à ISAAC, elle ne croit pas le pou-
 „ voir faire plus sûrement & plus sen-
 „ siblement que par les attentions
 „ qu'elle a pour ses enfans.

„ † Tendre R A C H E L, abandon-
 ne-

* Gen. Chap. xxv.

† Gen. Chap. xxx.

„ nerez-vous votre cher JOSEPH à
 „ BALA votre servante favorite?
 „ L'allaitera-t-elle pour vous à cause
 „ de la foiblesse de votre complexion?
 „ Non, RACHÈL est mere, & ne
 „ veut pas que sa servante prétende
 „ à la reconnoissance de son fils. Elle
 „ seule veut lui conserver une vie
 „ qu'elle lui a donnée, & ce n'est
 „ qu'à elle seule qu'elle entend con-
 „ fier la nourriture du précieux ora-
 „ ge de la tendresse de JACOB son
 „ cher époux.

„ * Quel épouvantable Edit porte
 „ le trouble dans le sein des familles
 „ d'Israël! Des Peres en larmes, des
 „ Meres pâles & désolées, des époux
 „ & des épouses tremblans à la vue du
 „ Lit nuptial, & craignans de se trop
 „ livrer à ses charmes. De jeunes
 „ Fiancés ne pouvant envisager sans
 „ douleur le jour de leur union; des
 „ femmes enceintes n'osant se réjouir
 „ de leur fécondité. La cruauté peut-
 „ elle fournir un tableau plus horri-
 „ ble? Ne sont-ce pas les sombres
 „ cou-

* Exod. Chap. 11.

„ leurs dont se peint le désespoir?
„ Peuple infortuné, pourquoi verser
„ tant de pleurs? il faut souscrire aux
„ ordres barbares de l'impitoyable
„ PHARAON. Des flancs de leurs
„ Mères éplorées tous les mâles, con-
„ damnés à la mort par le Prince
„ cruel, doivent passer dans les eaux
„ du Nil. JOCABED obéira-t'elle
„ au premier mot? Lui verra-t'on
„ abandonner sans regret son fils à
„ la fureur des ondes? AMRAM,
„ sourd à la voix du sang, & au cri
„ de la nature, consentira-t'il facile-
„ ment à le perdre? Non, non: ce
„ bon père & cette bonne mère ont
„ trop de tendresse pour s'y résou-
„ dre. Mais il va de la vie d'obéir
„ au Roi; n'importe. Le bon cœur
„ parle, & ils n'écoutent que lui.
„ Pendant trois mois l'enfant est é-
„ levé secrètement dans l'endroit le
„ plus reculé de la maison, & nourri
„ du lait de l'inquiète JOCABED, sa
„ mère. Les menaces redoublent,
„ les recherches deviennent plus exa-
„ ctés & plus fréquentes, & déjà il
„ n'y a plus lieu d'espérer de le pou-
„ voir

„ voir dérober à la mort. Il faut ou
 „ éloigner le poupon de la maison,
 „ ou exposer toute la famille aux plus
 „ affreux supplices. Quelle triste al-
 „ ternative pour des parens aussi af-
 „ fectionnés ! quelle désolation ne
 „ produit pas le sacrifice qu'il faut
 „ faire ! JOCABED & AMRAM re-
 „ culent de jour à autre, & il ne
 „ faut pas moins que le danger visi-
 „ ble que court toute la famille ;
 „ pour les déterminer à exposer leur
 „ fils. Ils le font encore avec des
 „ précautions. Sa Mere, baignée de
 „ larmes, le couche dans un petit pa-
 „ nier de jonc, qu'elle a enduit ex-
 „ près de bitume & de poix. Une
 „ fois mis sur le bord du Nil, elle
 „ ordonne à MARIE, sœur de l'en-
 „ fant, de ne le point quitter de vûë,
 „ La Fille de Pharaon, qui venoit
 „ pour se baigner dans le Fleuve,
 „ apperçoit le panier qui s'étoit ar-
 „ rêté entre des joncs, & le fait re-
 „ tirer de l'eau. On lui présente l'en-
 „ fant ; il lui plaît, & elle prend la
 „ résolution de le faire élever. La
 „ Fille de JOCABED s'offre à elle
 „ pour

» pour aller chercher une nourri-
» ce. Elle court raconter ce mer-
» veilleux événement à sa Mere.
» Elle reconnoît que c'est le Seigneur
» qui lui a conservé son Fils ; elle le
» bénit, & va avec précipitation se
» présenter pour en devenir la nour-
» rice : tant l'amour maternel avoit
» de force sur son cœur.

Les sacrifices que l'on fait tous les jours des enfans à l'ambition & à l'intérêt, & l'usage que la plupart des Peres & des Meres font du reste de leur vie, ne prouvent-ils pas suffisamment que des ordres pareils à ceux que PHARAON donna en Egypte, ne les attristeroient guères. Je pense que l'on ne verroit pas beaucoup de JOCABED aujourd'hui. S'il y avoit par hazard encore quelques MOÏSES, je doute qu'il se trouvât des MARIES qui s'intéressassent à eux ; ils n'auroient pas, je crois, le bonheur de retrouver leurs Meres dans leurs nourrices.



II. LEÇON.

DE L'ENFANCE.

R IEN de plus négligé dans le monde que l'éducation des Enfants : rien cependant qui devroit l'être moins.

L'Enfance est une source d'eau vive, pure & sans limon à son origine ; elle doit bien-tôt inonder les terres, & s'y salir. Qu'elle soit abandonnée à elle-même, je vois déjà ses dégats ; chacun s'en plaint. Plus elle va loin, plus ses eaux se troublent. Elle devient inutile & même préjudiciable dans tous les endroits où elle passe.

Mais qu'un Entrepreneur habile renferme cette source dans des canaux, elle portera le rafraîchissement dans tous les lieux voisins : elle y arrivera claire : par tout où l'aqueduc la conduira, on en boira sans dégoût,

goût, en louant l'intelligence de l'Architecte. Il en coûteroit : ainsi presque par-tout l'aqueduc est encore à faire.

L'honneur des familles dépend de la conduite des enfans. Quelques légères que soient les Loix du monde, elles chargent cependant les Peres de cette caution. Liées à cet égard avec les Loix Divines, ne seront-elles pas écoutées ? Non elles ne le sont point. Toutes les Loix rendent les Peres responsables des égaremens de leurs enfans. Ils tombent cependant chaque jour dans les déréglemens les moins supportables : on s'en plaint aux Peres. Que répond l'un ? Que voulez-vous que j'y fasse ; & l'autre que dit-il ? C'est son inclination. Foibles & honteuses excuses.

Le cœur d'un enfant est une cire molle & unie, apprêtée pour recevoir toutes les formes que l'on lui voudra donner. Je vois un bon Artiste : il n'y en a guères ; il a la cire entre les mains ; il en fait un morceau achevé. Un médiocre Artisan, j'en

j'en connois nombre, la tourne & la retourne, pour n'en tirer qu'une ébauche peu régulière. Un mauvais ouvrier, homme mercenaire, & ne vivant qu'à ses pièces, la pâtrit à la hâte, l'encrasse, & n'en forme, à la fin, qu'un monstre à sept têtes, qui ne ressemblant proprement à rien, est cependant assez hideux pour se faire éviter de ceux qui le voient, & leur causer de la frayeur.

On regarde d'ordinaire l'enfance d'un air si indifférent, & comme si peu de chose, qu'on se persuade que la Gouvernante la plus bornée, n'est que trop suffisante pour la bien diriger. C'est aux grands talens d'une païsanne, à moitié décrassée, dont la mémoire est toute teinte des vices d'une éducation défectueuse, & dont la langue, mal imbuë, dégoute encore l'idiôme de son hameau, qu'on abandonne à dégrossir le naturel de Monsieur le Comte, & de Monsieur le Chevalier. C'est Margot, transformée en Goton, qui va, croit-on, leur former le cœur, leur donner

ner des Leçons du savoir-vivre,
& leur faire connoître leur langue.

Si les premiers élémens de l'éducation se bornent, comme se le persuadent presque tous les Peres, à apprendre à manger proprement, à ne pas cracher sur soi ni sur les autres, à savoir distinguer la main droite de la gauche, & à tirer le pied droit dans l'occasion : si l'on pense que l'on peut réduire tous les devoirs des enfans, envers Dieu, à une Formule de Prières, souvent mal dirigée, apprise par routine, & récitée soir & matin à la hâte, & par distraction. Si les Peres & les Meres se contentent, pour toutes rédevances de leur part, de quelques révérences ou de complimens dictés, si l'on croit qu'ils se rendent suffisamment ce qu'ils se se doivent, lorsqu'ils savent boire & manger : Je conviens, en ce cas, que c'est assez de Goton pour les former ; & supposé qu'elle sache lire, elle pourra même conduire son élève jusqu'aux Ba . . be . . bi . . bo . . bu . . . Disons mieux : Je ferai très-content de la Gouvernante, si le Petit-

tit-Bon-homme n'a rien appris. Sa mémoire lui rendroit alors un très-mauvais service, si elle se trouvoit trop à sa portée. Car de combien de fautes, de miseres, & de fausses-peurs ne se farciroit-elle pas, si par malheur l'enfant avoit déjà l'imagination défrichée; on le verroit trembler au coup de tonnerre, sans s'inquiéter du Dieu qui conduit l'orage, ou ne s'en inquiéter que pour le craindre, & ne le prier qu'en tremblant.

Une expérience journalière me sert de preuve sans réplique. Il faut une étude particulière, & une application infinie pour déraciner de mauvaises inclinations fortifiées par l'habitude, & comme domiciliées & autorisées par la prescription. Avec une attention légère & le moindre travail, on vient à bout de dresser un cœur neuf, & qui n'a pas encore été empreint d'aucun caractère particulier. Que de raisons pour engager les Parens à ne point négliger ces premiers momens de la vie! Momens précieux qui décident presque

que toujours du bonheur de tous les autres. C'est-là le tems où s'établissent ces préjugés si violens & si ténaces, par lesquels on voit tant de gens subjugués jusqu'à leurs derniers soupirs.

La mémoire est une table de marbre rase, & qui de la scie va passer sous le ciseau du Sculpteur. Elle est propre à recevoir toutes les figures qu'on y voudra tracer. Le feront-elles une fois, il ne sera plus possible de les effacer tellement qu'il n'y paroisse encore dans quelqueendroit. De quelle conséquence est-il donc de ne la confier qu'à un habile homme, qui ne laisse rien à refaire à un ouvrage qu'il est si difficile de retoucher. Le marbre est bien entre les mains d'un *Boucharde*, ou dans l'Atelier d'un *le Moine*.

Qu'on revienne de l'erreur où l'on est sur le chapitre des Gouvernantes. Il faut plus que du sens commun, & ce n'est pas même assez d'avoir de l'esprit pour commencer à développer l'homme des langes de l'enfance. Cet emploi demande beau-

beaucoup de jugement. A un grand fond de piété bien éclairée, & capable de diriger des inclinations Chrétiennes, il faut joindre une connoissance étendue de la Religion. Car quel gain fera un enfant qui saura ce qu'il doit au monde, & qui le pratiquera à la lettre, si l'on ne l'instruit pas de ce qu'il doit à Dieu? Je sai qu'on remet toujours cette importante Leçon au Catéchisme. On s'en tient-là. Je suis obligé de le dire: c'est encore un des vices de l'éducation la mieux soignée; c'est même le plus grand & le plus nuisible, parce qu'il est le plus spécieux, le mieux établi, & le plus accrédité. Tout le Catéchisme appris par cœur, & récité plusieurs fois, ne présente encore que des idées bien foibles de la Majesté de Dieu, & de la grandeur de la Religion. Raisonne-t-on une fois, on ne s'en tient pas-là. On veut tout approfondir: on veut tout connoître. Les Mistères piquent la curiosité. On s'attache à vouloir définir la Divinité, & on oublie de l'adorer; parce qu'on ne la conçoit pas.

I. Partie. C net.

nettement sur la légère & peu magnifiqué image qu'on nous en a présentée dans l'enfance.

La troisième partie de cette première éducation se consacre ordinairement aux usages du monde. Souvent même elle tient la première place dans les soins d'une gouvernante, & dans le plan que les Pères leur donnent sur la conduite qu'ils veulent qu'elles tiennent à l'égard de leurs enfans.

Que d'adresse & d'attention ne faut-il pas pour plier l'humeur dès qu'elle paroît, ou pour la déraciner si elle se montre du mauvais côté ! Quelle dextérité lorsqu'on veut aider un génie lent, & ne le pas étouffer ! quelle science du cœur humain pour arrêter prudemment les fougues d'un tempérament trop hâtif, ou pour éloigner habilement ce qui pourroit préjudicier à la sève des bonnes mœurs ! Est-ce là le fait d'une servante débarbouillée depuis deux jours ? Il faut avoir reçu soi-même une éducation honnête, pour être en état d'en donner des leçons.

Qu'on

Qu'on demande à tous les hommes, fâchez ce qu'ils ont appris sous les gouvernantes les moins maladroites. Je vais répondre pour eux : ils ont tremblé devant les verges : ils se sont accoutumés à mentir, parce qu'ils ont vu que la vérité leur attirait presque toujours ou des réprimandes ou des châtimens : ils sont devenus gourmands, parce que les récompenses dont on les flattoit, & qu'on leur faisoit acheter, ne consistoit qu'en bonbons, un morceau de conserve, une dragée, des confitures : voilà ce qui les faisoit obéir. Et de l'amour du bien, du respect pour les Peres & Meres, & de l'obéissance qui leur est due, pas un mot. Lorsque dans la suite on est venu à leur en parler, & à leur en démontrer la nécessité, il ne leur a pas été aisé de s'y faire. Combien encore sont morts sans s'y être jamais faits !

Que de misères pour un Moraliste, va-t-on dire ! Je conviens qu'il y en a beaucoup de trop : mais enfin, ce n'est encore que la moindre partie de celles qui concourent à gâter le

meilleur cœur. J'en reviens toujours-là : l'éducation est une semence qui ne fait que fructifier dans le reste de la vie. Que de preuves honteuses du peu de soin des parens dans cette partie !

ALCIDE est d'une des premières familles du Royaume ; orphelin de bonne heure : je déciderois presque qu'il a gagné en le devenant. Une assemblée de parens lui a nommé un Tuteur. C'est encore un bonheur pour lui que son Tuteur ne l'ait point gardé dans sa Maison. Mais on lui a donné des gouvernantes : une seule eut plus que suffi pour le gâter ; que deviendra-t'il avec trois ? Il en sucera tous les travers differens. La méchanceté de trois femmes ! Alcide, quel homme serez-vous ? Il n'a que sept ans , me dira-t'on , est-il tout-à-fait perdu ? Non , il y auroit encore de la ressource , si cette cire tomboit en bonnes mains. Suivons son éducation : on lui arrête un Gouverneur , & un Précepteur. Qui les a choisis ? C'est Emilie , l'amie intime de son Tuteur : elle se connoît en hommes.

mes. Je le crois. Un Gouverneur & un Précepteur de la main d'Emilie! Alcide, que je vous plains! l'*Abé A . . .* & M. le *Chevalier B . . .* après vos trois Gouvernantes; vous êtes perdu. Il y avoit chez vous de quoi faire un grand homme, si n'ayant plus de Mere, on vous eut envoyé en nourrice en Normandie; si on vous eut mis en sevrage dans un Faux-bourg, & si l'on vous eut donné pour Précepteur le *Bon-homme C . . .* il vous eut moins appris vos Titres que vos devoirs. Vous sauriez moins que vous êtes Grand Seigneur : mais vous le seriez davantage. Il ne vous eut peint la grandeur que sous les traits de la libéralité, & n'eut placé le véritable héroïsme que dans l'humanité.

Ce bon Papa & cette chère Maman paroissent attendre avec impatience qu'ERGASTE, leur fils, fut sevré. Il l'est enfin, & sans manquer aux bienséances les moins étroites, il n'est pas possible de le laisser plus longtemps chez CATAU. Il ne pourroit qu'y prendre un air épais & grossier,

& que s'y naturaliser à la fin avec des idées basses. S'il ne se ressouvient pas des mauvais exemples qui ne sont que trop sous les yeux parmi de telles gens ; que je le trouve heureux d'avoir été peu précocé ! Je le complimente peut-être trop tôt. Ne doit-on pas appréhender que quelque jour *Tranchet*, le *Tire-pied*, ou les *Formes* n'entrent en partie dans le délire ou dans les caprices de son goût ?

Ergaste de retour chez son Père, & instruit par ses soins, perdra bientôt toutes les impressions qu'il aura apportées de chez Catau. Doucement. Le Poupon ne rentre dans la maison que pour être relégué dans une obscure *Manfarde*, & loin de l'appartement. A-t'il encore son Père & sa Mère ? N'en a-t'il point ? Demandez-le lui. Il n'en fait rien. Je me trompe ; il le fait, & *Marton*, sa gouvernante a soin de l'en faire ressouvenir : mais, dans des circonstances si critiques, qu'il n'est pas, à beaucoup près, charmé de les connaître & de les voir. Elle lui en fait toujours un objet d'épouvante. Ne
les

les auroit-il jamais vûs? Oûi, il les a vûs: mais si peu, si peu, qu'il ne les reconnoitroit certainement pas. Hors le jour de l'an, & certaines Fêtes où l'usage & l'intérêt de Marton le conduisent à leurs appartemens, il ne les auroit pas souvent embrassés. Un compliment dicté lui a appris qu'on leur devoit du respect. Mais lui a-t'on expliqué ce que c'est que ce respect? Qui le lui auroit dit? Marton. Marton? savez-vous ce qu'est cette Marton? il y a six ans qu'elle gardoit encore les vaches de son village. On ne fait pas au juste quel contre-tems l'en a fait sortir, & l'a amenée à la Ville: une condition de quinze écus & l'intendance d'une cuisine Bourgeoise l'ont mis à même d'apprendre à coëffer: quelques parties de Vaugirard lui ont fait lier connoissance avec *Saint-Louis*: la femme de chambre de Madame a jasé: *Saint-Louis* s'est rendu recommandable auprès de Madame par mille petits soins secrets: il a entrepris de placer Marton: il s'est encousiné avec elle, & a vanté sa discrétion: Madame avoit

besoin d'une Marton : adieu la Cuisine, voilà Marton devenue Femme-de-Chambre. Elle s'est bien-tôt renduë nécessaire : Ergaste a été fevré : il lui a fallu une gouvernante, elle a brigué cette place. La lui auroit-on refusé ? Madame, toute Madame qu'elle est, n'auroit osé : elle lui a abandonné le soin d'Ergaste ; quelle gouvernante a-t'on donnée à Ergaste ! Qu'il va faire de progrès sous sa conduite ! heureusement encore ne restera-t'il plus long-tems avec elle ? Il est tems de le tirer de la main des femmes. Il va sans doute mieux connoître son Pere, & reparer, sous ses yeux, tous les défauts de son éducation. Ouï ; il va avoir aujourd'hui toutes entrées libres dans son appartement, & dans celui de sa Mere ; car il leur doit dire adieu, & partir dès demain, pour être enseveli, pendant dix ans, dans la poussière d'un Collège, ou d'une Pension. Les Peres & Meres pensent-ils satisfaire par-là à tous leurs devoirs ? Et la nature ne crie-t'elle pas tous les jours dans leurs cœurs contre une séparation aussi barbare ?

bare? J'ai tort de les blâmer. Je n'y pensois pas. Je vous louë, Peres & Meres, d'en agir ainsi. Vous ne pouvez conserver le respect dans le cœur de vos enfans qu'en vous faisant connoître à eux le moins que vous pourrez. Quelle désavantageuse impression feroit, en effet, sur eux le continuel divorce où vous vivez. Quelle foule de réflexions pour Ergaste, lorsqu'il verroit que son père est un homme colere, joueur, yvrogne, blasphémateur & impie. On l'en separe sagement, s'il est tel. Mais il y a des hommes par tout: Il va au Collège, il les y retrouvera. Les vices de ses camarades, & ceux même de ses Maîtres, qu'on lui a choisis au rabais, s'incorporant avec ses défauts, il ne sera qu'un monstre effroïable qui rougira un jour de se voir tel. Quelle sera alors l'obligation qu'Ergaste croira devoir à son Pere!

On anticipe souvent sur le raisonnement, pour chicanner la reconnoissance à cet égard, & l'ingratitude, en cette partie, est portée au dernier point. Puisque les enfans tiennent si

peu de compte des ménagemens que nous avons pour eux, & nous rendent responsables des mauvaises inclinations qu'ils contractent, profitons de cette Leçon pour nous corriger de nos foiblesses, que quelques Peres placent mal-à-propos dans le Chapitre de l'Amour. Qu'on ne nous voye plus applaudir à de fausses gentilles-
ses, ou à de petites fantaisies, qui grandissent à mesure que l'enfant croit, & qui deviennent insensiblement, comme lui, des vices drus, forts, & qui résistent à tout.

Le seul goût que je reconnois aux enfans, c'est celui du plaisir. Né avec eux, il se nourrit & s'augmente avec eux. Ils le conservent décidément, & l'aiment par dessus tout.

Dès le berceau l'homme est homme: il est paresseux, indolent & négligé sur ce que l'on lui présente sous le titre de devoirs. S'agit-il de jeu; il a de la vivacité, de l'application & de l'exactitude.

Peu des plus raisonnables d'entre les Peres, sont assez maîtres de leurs desirs, pour ne pas destiner à un état
qui

qui les flatte, tels de leurs enfans qui ne sont pas encore nés. Le font-ils, & commencent-ils à raisonner: par une distraction impardonnable, on leur laisse prendre des goûts directement opposés aux choix que l'on a fait pour eux. Delà, on doit deviner qu'ils auront plus que de l'inaptitude à leur état. Je pense qu'en suivant les enfans au milieu de leurs jouïets & de leurs amusemens, on pourroit aisément reconnoître leurs passions dominantes. Peu gênés dans leurs jeux, & libres d'être tout à eux, ils se découvrent assez pour que l'on ne s'y trompe pas, si l'on veut y faire quelque attention. J'y ai regardé d'assez près pour oser répondre de la réussite de ces observations. Je ne peux trop exhorter les Peres d'y jeter sérieusement un coup d'œil. Souvent n'en faut-il pas deux pour être au fait.

Tous les enfans ne sont pas si profondément occupés de bagatelles, qu'il n'y ait encore place dans leur intelligence pour quelque chose qui les affecte davantage. Tels ne paroissent entièrement appliqués à des babioles,
que

que pour mieux donner le change à ceux qui les pourroient observer. On ne s'en défie point, & l'on laisse souvent échaper devant eux des secrets qu'ils recueillent avec soin, & dont ils ne perdent pas la moindre circonstance.

Un enfant est tout œil, & toute oreille. Une Réflexion à propos là-dessus ne leur épargneroit-elle pas les dangereux modèles que le mauvais exemple & la dépravation leur peignent chaque jour.

* „ Noë, ce Saint Patriarche,
 „ qui avoit seul trouvé grace devant
 „ Dieu, sort de l'Arche après le déluge, avec SEM, CHAM, & JAPHET, ses trois fils. Jusqu'alors
 „ respecté & honoré également par
 „ tous les trois, si dans cet instant
 „ ils se fussent séparés, il eut conservé par-là, dans leurs cœurs, le
 „ germe précieux du respect que la
 „ nature, sa sainteté & sa conduite,
 „ jusqu'alors irréprochable, y avoient
 „ fait éclore. ”

” II

* Gen. Chsp. ix.

„ Il planta la Vigne ; & dans la sai-
 „ son le fruit lui en parut beau : il
 „ en goûta. Il tira le jus des grap-
 „ pes, fit du Vin, & en bûit. L'é-
 „ criture l'excuse sur son yvresse ;
 „ parce qu'il ne connoissoit pas la
 „ force de cette boisson. Il s'enyvra.
 „ Dans cet état, que de fautes invo-
 „ lontaires ne fait-on pas ? Il s'en-
 „ dormit ; & dans l'agitation du so-
 „ meil, il se coucha dans une postu-
 „ re indécente. Cham survient, &
 „ trouvant ainsi son Pere, il perd
 „ tout le respect qu'il avoit pour lui,
 „ jusques-là, & s'en moque. Il court
 „ en plaisantant, en porter la nou-
 „ velle à ses Freres. Sem & Japhet
 „ l'en reprirent, & allerent à recu-
 „ lons recouvrir leur Pere.

„ Noë, à son réveil, apprit de ses
 „ deux Fils les railleries que Cham
 „ avoit faites à son sujet : il le mau-
 „ dit & toute sa postérité. ”

Il y a encore des Noës : doit on se
 plaindre qu'il y ait aussi des Chams ?
 Les premiers sont les Peres des der-
 niers. De trois Fils, deux sont pieux
 envers leur Pere. S'en étonnera-
 t'on

t'on à la sortie de l'Arche. Il y a long-tems qu'il n'y a pas eu de déluge, & l'on trouveroit à présent plus de Chams, que de Sem & de Japhets. Il n'y a qu'un Pere à la sortie de l'Arche. Que les Peres du siècle ne se croient pas autorisés à l'imiter dans le mauvais exemple qu'il donne à ses enfans. Bon Fils, quels modèles à suivre que Sem & Japhet dans leur piété filiale ! Bons Freres, ne cherchez pas la récompense d'une bonne œuvre aux dépens de Cham. Ils n'étoient que trois Freres dans le monde ; deux d'entre eux font une bonne action, & pour prix ils en tirent la réprobation de leur Frere. Qu'il nous suffise de faire le bien par la seule & douce satisfaction de l'avoir fait.

En vain, veut-on justifier par la sympathie l'aveugle prédilection des Peres pour quelqu'un de leurs enfans préférablement aux autres. Le sang n'admet point des distinctions de caprice ou de fantaisie. La tendresse trop marquée d'un Pere pour un fils, n'est pas toujours le sceau de son bonheur.

heur. Mille exemples décident le contraire. A la suite d'une petite jalousie, se peignent sevrées des haines fortes & grandes prennent terre dans le cœur de l'homme, s'y établissent, & s'y fortifient.

„ JOSEPH étoit le bien-aimé
 „ d'ISRAËL, parce qu'il l'avoit eu
 „ dans sa vieillesse. Il l'aimoit plus
 „ que ses autres frères, & lui avoit
 „ fait faire une robe de plusieurs
 „ couleurs. Ses frères voyant donc
 „ que leur Pere l'aimoit plus que
 „ tous ses autres enfans, le haïs-
 „ soient, & ne lui pouvoient parler
 „ avec douceur. : ainsi ses frères é-
 „ toient transportés d'envie contre
 „ lui. Il arriva alors que les frè-
 „ res de Joseph s'arrêterent à Sichem,
 „ où ils faisoient paître les troupeaux
 „ de leur Pere. Et Israël dit à Jo-
 „ seph : vos frères sont paître nos
 „ brebis dans le pais de Sichem. Ve-
 „ nez donc, & je vous enverrai vers
 „ eux. Je suis tout prêt, lui dit Jo-
 „ seph. Jacob ajouta : Allez & vo-

„ yez si vos frères se portent bien,
„ & si les troupeaux sont en bon é-
„ tat; & vous me rapporterez ce qui
„ se passe. Ayant donc été envoyé
„ dans la vallée d'Hebron, il vint à
„ Sichem... Lorsque *ses frères* l'eus-
„ rent apperçu de loin, avant qu'il
„ se fût approché d'eux, ils résolu-
„ rent de le tuer.... Aussi-tôt donc
„ que Joseph fut arrivé auprès de ses
„ frères, ils lui ôtèrent sa robe de
„ plusieurs couleurs, qui le couvroit
„ jusqu'en bas.... Ils le vendirent
„ vingt pièces d'argent aux Ismaéli-
„ tes, qui le menèrent en Egypte...
„ Après cela ils prirent la robe de
„ Joseph, & l'ayant trempée dans le
„ sang d'un chevreau qu'ils avoient
„ tué, ils l'envoyèrent à son pere,
„ lui faisant dire par ceux qui la lui
„ portoient: voici une robe que nous
„ avons trouvée, voyez si c'est celle
„ de votre fils, ou non. Le pere l'a-
„ ïant reconnue, dit: c'est la robe
„ de mon fils, une bête cruelle l'a
„ dévoré, une bête a dévoré Joseph.
„ Et ayant déchiré ses vêtements, il
„ se couvrit d'un Cilice, pleurant son
„ fils

„ fils fort long-tems. Alors tous ses
 „ enfans s'assemblerent, pour tâcher
 „ de soulager leur pere dans sa dou-
 „ leur : mais il ne voulut point re-
 „ cevoir de consolation, & il *leur* dit :
 „ Je pleurerai toujours jusqu'à ce
 „ que je descende avec mon fils au
 „ fond de la terre. Ainsi il conti-
 „ nua toujours de pleurer.

Une peinture aussi triste des effets
 & des suites de la prédilection, doit
 bien faire revenir les Peres des pré-
 férences qu'ils ont pour certains en-
 fans au désavantage des autres.





III. LEÇON.

DE L'EDUCATION.

APRÈS bien des soins PHILÉMON a obtenu ISMÈNE. Dès le jour des accords ils désiroient tous deux un fils, qui pût relever leur Maison. Ismene cachoit ses désirs au fonds de son cœur, & Philémon les annonçoit à qui vouloit les entendre. Le jour des nœces parens, amis, voisins ont souhaité un fils aux nouveaux époux. Le lendemain les tantes & les mamans en ont tiré l'horoscope. Les plaisirs se joignent aux désirs de Philémon & d'Ismene, & viennent enfin fonder leurs espérances. Avec quelle joie examinent-ils des signes, même les moins certains, pour les autoriser. On l'attend avec impatience, ce cher Fils : c'est trop de neuf mois. Jusques-là tout est dans l'ordre, & les époux concilient

en

en un seul point la Religion & leurs devoirs , la raison & leurs plaisirs. Ce Fils est enfin né. Son Pere & sa Mere ne désiroient apparemment rien de plus. Il l'est à peine, qu'ils l'éloignent avec barbarie de la Maison paternelle : on le sevre , il y rentre ; & quelle gouvernante alors lui donne-t-on ? Une Susan , servante tirée de la Terre de Monsieur, complaisante de Madame , & dont les intrigues sourdes ont changé le *Juste* en robe de chambre ; une *Silvie* placée dans la Maison de la main d'un faux ami, qui pourroit peut-être bien répondre de son savoir-faire sur le chapitre des enfans. Il doit bien profiter dans de telles mains. On l'en tire à sept ans , l'esprit rempli de fadaïses & de terreurs de grande-Mere, la mémoire meublée de Contes bleus, l'idée farcie de Revenans, la langue assez déliée pour bégayer son *Benedicite* ; mais au reste sachant passablement distinguer sa main droite de la gauche , la baisant civilement en remerciant , & faisant , assez à propos , usage de son pied droit.

Beaux élémens d'éducation pour un enfant qu'on destine aux premières places de l'Etat ! La suite corrigera l'abus du commencement : à la bonne heure. Il a besoin d'un Précepteur. Il s'en présente quatre. Lequel arrête-t-on ? Ne le devinez-vous pas : c'est le moins cher. Un homme de rien, dont un rabat blanc ou bleu fait tout le mérite : un homme qui ne fait ni penser ni réfléchir ; qui la plupart du tems ne fait pas lire. Il ne coûte que cent écus par an : voilà l'homme qu'il falloit. Philémon & Isméné lui livrent leur Fils : il a la main lourde, & il fait à son élève un fardeau pénible de l'étude : il s'en fait, pour lui-même, un métier. Sans discernement pour en connoître les charmes, & peu adroit à diversifier le Parterre, il le force à haïr les Sciences : il obscurcit sa raison, borne son intelligence, lui transmet, avec peine, son ignorance, sa grossièreté, & ses préjugés ; & le pauvre jeune homme en est encore à dépêcher un *Distinguo*, & à faire l'anatomie d'un Sillogisme, lorsqu'il est déjà

déjà tems d'entrer dans le monde, & de savoir vivre.

L'Ecriture Sainte appuye partout sur la nécessité de la bonne éducation : c'est elle qui doit cautionner le bonheur d'un Etat, & la gloire des familles.

* „ Elevés bien votre enfant, & „ il vous consolera, & il deviendra „ les délices de votre ame. ”

** „ Le Fils mal-instruit est la „ honte de son Pere. ”

Il faut un fond de naturel bien riche, des dispositions bienheureuses, une inclination absolument tournée au bien, & avoir une ame privilégiée pour sortir de l'éducation ordinaire sans vices grossiers. Un Enfant a-t'il le cœur franc & ouvert; on lui rend le mensonge comme nécessaire, par les peines qu'on inflige à la vérité. Est-il généreux; on l'en blâme comme d'un défaut. Son Regent l'intéresse à trahir ses Condisciples; il l'exhorte à devenir espion, & le sou-

doye

* Prov. Ch. xxix.

** Eccles. Ch. xxii.

doye pour l'être : aime-t'il la libéralité, il en est réprimé, quelquefois châtié. On sequestre le fond destiné à ses menus plaisirs. S'il a le génie beau & heureux, on le réserve : l'a-t'il lent, ou un peu lourd, on l'étouffe. Faut-t'il d'autre école, pour peupler le Monde de mauvais Citoyens, d'inutiles amis & de fots ?

Que PALLADE marche, qu'il entre quelque part, qu'il salue, qu'il parle : à trente ans près, c'est CALLIDESME, son Précepteur. Un air épais, une politesse gauche, des manières hautaines & dédaigneuses, un langage trivial & populaire : de l'habit doré au petit colet : voilà Callidesme, voilà Pallade. Plait-il à celui-ci de plaisanter : il ne prend pas la peine de choisir son monde. Sa Mere, Dame respectable, & respectée par tout autre, se trouve sous sa coupe ; c'est elle qu'il plaisante. Encore le mot en vaut-il la peine ? Est-il assaisonné ? Que vous dirai-je ; c'est de la saumûre des *Halles* ou du *Port-aux-Bleds*. Voilà Pallade & Callidesme. Quelle mauvaise copie d'un mauvais original !

* „ Le Fils sage, est la joye du
 „ Pere; le Fils insensé, est la dou-
 „ leur de la Mere. ”

Il y a autant de foiblesse à tout e-
 sperer du caractère des jeunes gens,
 qu'à le trop négliger, & à n'en rien
 attendre. Les soins peuvent beau-
 coup.

CLÉANTE a un fruitier délicieux :
 tous les arbres qui le composent sont
 en plein vent. Un Pêcher, qui lui
 vient de bon lieu, demande un espa-
 lier bien placé. Où le mettre ?
 Il fait que le Midi est bienfai-
 sant à la Pêche : c'est au Midi qu'il
 le fait planter. Vingt Pommiers,
 d'ailleurs très-beaux, pourroient in-
 tercepter le rayon de chaleur qu'il
 destine à son Pêcher : ils sont bientôt
 bas. Le nouvel arbre prend : l'Été
 suivant, il pousse des fleurs : l'An-
 tomne se pare de ses fruits. Quelle
 joie pour Cléante, de retour à sa cam-
 pagne, de voir l'état de son Pêcher !
 Il fait ses délices de le visiter à cha-
 que heure du jour. Pensez il que ses

* Prov. x.

regards vont hâter la maturité du fruit? Il ne quitte l'espalier que pour se coucher, & ne se leve que pour l'aller revoir. Il prend racine devant ce cher Pêcher. Enfin la saison détermine le goût des Pêches; elles sont meures. Il en cueille une, l'ouvre avec plaisir, la voit avec des yeux contens, & la mange en friand. Quelle chair! quel goût! quelle saveur! C'est la Reine des Pêches. Il en envoie à ses meilleurs amis: on lui en fait des complimens. Il s'y attendoit. La première qu'il mange après, lui en paroît encore plus appétissante. Que de satisfactions! Quelle joie! Ce n'est cependant que pour une Pêche qu'un petit coup de vent pouvoit détruire dans sa fleur.

Que l'homme est petit dans ses passions, dans ses contentemens, & dans ses plaisirs! Un Pêcher qui pouvoit prendre ou secher, qui vient d'une main indifférente, ou à laquelle du moins on n'en doit pas de compte. Voilà l'objet des soins de Cléante. Il a un fils dont, après sa mort, il répondra à Dieu sur son âme, & dont

dont il répond déjà à sa Patrie sur son honneur; l'a-t'il mis dans une exposition favorable? Que ses vertus & celles de ses amis servent à meurir son cœur. Faites abatre généreusement tout ce qui pourroit couper chemin au bon exemple, & l'empêche de parvenir jusqu'à lui. Je ne veux pas de vous plus d'attention à son égard, que vous n'en avez pour votre Pêcher. Voyez-le dès le matin; ne le quittez pas plutôt. Ce sont véritablement vos regards tout-puissans qui peuvent faire tourner les fruits de sa raison. La saison est venuë: sa bonne conduite a déjà un goût que vous savourez avec délices; vos amis prennent part à votre joie. Avoüez-le, Cléante, toute cette gaieté que vous aviez en mangeant ces pêches succulentes, est-elle comparable à la satisfaction que vous ressentez à la vûe de votre fils? Que vous devez vous vouloir de bien d'avoir mis ce précieux rejetton dans une terre grasse & nourrissante, & où le fruit prenne un si doux accroissement de suc & de bon goût.

Avez-vous trouvé un bon Précepteur à votre fils, dites avec Tobie :
* „ Quelle récompense pourrons-
„ nous lui donner, qui ait quelque
„ proportion avec les biens dont-il
„ nous a comblez. ” A d'autres, répond un Pere, c'est encore trop de cent écus.

Il y a par-tout des Maîtres, & de toute espece. Maîtres de Langues, & Maîtres de Philosophie : Maîtres de Géométrie & de Géographie : Maîtres de Musique, & Maîtres de Danse en grand nombre, & qui font fortune : où y a-t'il des Maîtres de Mœurs ?

Se douteroit-on du fruit que retire un jeune homme de la science des Sillogismes ? un très-rare sans doute parmi les Villageois & les gens sensés. C'est d'embrouiller les choses les plus claires à force de Mineures & de Conséquences. Jetté dans un monde qu'il ne connoit pas, il y est nécessairement dupe. Lui veut-on dire deux mots sur l'usage & les bien-
séan-

* Tob. Chap. xii.

féances : il s'échape à travers les Sophismes. L'esprit de disputes, dont on lui a fait un devoir dans les Ecoles, s'est naturalisé en lui. Qu'on ne le presse pas; tout trempé d'aigreurs, il gâtera la conversation la plus gaie par la contradiction de son génie.

On croit souvent donner dans la belle nature, lorsqu'on n'est franchement qu'impoli.

Le vice entre dans l'homme en habit de velours, & n'en sort qu'en surtout de bure. Il s'insinüe dans le cœur en gands fermés : ses ongles croissent, & il déchire tout en se retirant.

De petits contrats de constitution sur le meilleur fond le consomment peu à peu, sans que le propriétaire s'en apperçoive; les intérêts le rongent, & l'usure le devore. Que ne font pas de petits défauts qu'on flatte, & qu'on laisse doucement prendre pied dans le cœur le plus sage? Indulgence pernicieuse! Négligence dangereuse! Le malade une fois mis au lit, n'est pas reconnoissable d'un jour à l'autre.

Qu'à

Qu'a besoin Alcipe d'une gouvernante pour son Fils? Il prend soin lui-même de dresser son jeune cœur: il s'instruit par ses yeux du progrès qu'il fait: il grave dans son ame toute la noblesse de ses sentimens; & Sophie n'est proprement que l'intendante de sa garde-robe. Alcipe, votre Fils sera un grand homme: il ne dégènera pas de ses Ancêtres: certainement il ne vous fera pas rougir. J'aime à vous voir consacrer tous les matins une heure à son éducation. Pere, digne de l'être, vous touchez au moment d'être couronné.

La bonne éducation & le bon exemple ressemblent à des héritages substitués de pere en fils.

Il y a un moyen sûr pour transmettre aux enfans les vertus de leurs Peres. Ils sont les maîtres de leur donner leurs connoissances. Qu'ils soient vertueux, les enfans le seront aisément. S'ils ont des passions, que de portes ouvertes pour les recevoir!

Dans le premier cas, que les enfans ne sortent pas de la maison paternelle; car dérangez par les impressions

sions du dehors, ils courent risque de perdre l'idée de ce qu'ils y auront vu d'édifiant.

Dans le second; qu'on les transplante promptement avant que la contagion les ait gagnés.

Les enfans ne dégénèrent pas en naissant: mais ils se perdent, lorsque les peres sont déjà corrompus.

ALCIPE, votre Fils, a six ans; c'est l'espoir & l'aîné de votre famille, le seul héritier d'un grand nom. Il lui faut toutes vos vertus pour le soutenir avec honneur. Mais vous allez l'envoyer au Collège: Alcipe, Alcipe, deux cens écus de moins pour la *Petite-Maison*, toute la *Petite-Maison* même de moins, & un Précepteur chez vous pour votre Fils. Conservez-lui encore dix ans cette heure précieuse que vous lui donnez tous les matins. Voyez encore par vous-mêmes les pas qu'il va faire dans le chemin de l'honneur & de la vertu.

* „ L'enforcellement des niaise-
„ ries

* La Sag. Chap. xv

„ ries obscurcit le bien , & les passions
 „ volages de la concupiscence ren-
 „ versent l'esprit même éloigné du
 „ mal. ”

Les premières années assurent le mérite & le bien-être des autres : elles forment & établissent la réputation , & répondent du reste de la vie.

Écoutés Peres ; voici ce que dit le Seigneur à Samuël touchant la Famille d'Héli.

* „ Je lui ai prédit que je punirois sa Maison pour jamais , à cause de son iniquité ; parce que sachant que ses Fils se conduisoient d'une manière indigne , il ne les en a point punis. ”

PHILIPPE sort comme un tourbillon de ses appartemens , se précipite au bas du degré , se lance , à corps perdu , dans son Carosse ; deux Anglois le portent ventre-à-terre au travers des rues de Paris. Tout ce qu'il rencontre par où il passe est en péril. Il faut voler pour le fuivre
des

* Les Rois Liv. I. Chap. XIX]

des yeux. A tant de précipitation qui ne croiroit qu'il court chez un Oncle riche expirant, & qui va faire son Testament. C'est au manège qu'il descend. Je m'aproche ; j'écoute : il s'agit de dresser un cheval neuf. Pour lui donner six mois d'école seulement, l'Ecuyer demande des sommes, mais des sommes. Philippe marchande-t'il ? C'est par manière d'acquit : ils sont bien-tôt d'accord. Je le remène de l'œil jusqu'à son Hôtel : j'y vois un cuistre, nouvellement enrôlé dans la pédanterie, qui régenté durement son Fils, & qui détruit, autant qu'il peut, les bonnes inclinations qu'il tient de sa naissance. Philippe, tu aimes mieux ton cheval que ton Fils.

Que de Sénèques en calotte qui ne sont que les premiers confidens, & les infâmes complaisans de leurs élèves ! Leur sauverai-je *gratis* d'en être les corrupteurs ?

Tobie ne confie pas inconsidérément son Fils au premier venu. Il s'informe prudemment de la famille du Conducteur qui se présente. „ Di-
tes-

„ tes-moi de quelle famille vous êtes,
 „ de quelle Tribu? . . . Je suis Asa-
 „ rias, Fils du grand Ananias. To-
 „ bie lui répondit, vous êtes d'une
 „ race illustre. Mais, je vous sup-
 „ plie, ne soyez pas fâché si j'ai dé-
 „ siré de connoître votre race. „
 Peut-on prendre trop de précautions
 lorsqu'on choisit un guide à un Fils
 qui nous est cher?

Faire du bien à un ami dans le be-
 soin ; donner de l'éducation à son
 Fils, c'est plus faire pour eux que
 de leur avoir donné la vie. La con-
 server, apprendre à en jouir sans dés-
 honneur, c'est plus que de la rece-
 voir lorsqu'on ne la connoît pas en-
 core.

Écoutons avec respect les Leçons
 de Dieu même, sur l'éducation.

* „ Mon Fils, *dit-il, par la bouche*
 „ *de Tobie, à son Fils*, honorez vo-
 „ tre Mere tous les jours de sa vie.
 „ Car vous devez vous souvenir de
 „ ce qu'elle a souffert, & à combien
 „ de périls elle a été exposée, lors-
 „ qu'elle

* Tobie Chap. iv.

„ qu'elle vous portoit en son sein
 „ Ayez Dieu dans l'esprit tous les
 „ jours de votre vie, & gardez-vous
 „ de consentir jamais à aucun péché,
 „ & de violer jamais les Préceptes
 „ du Seigneur notre Dieu Si
 „ vous avez beaucoup, donnez beau-
 „ coup; si vous avez peu, ayez soin
 „ de donner de ce peu même, de
 „ bon cœur. Veillez sur vous,
 „ mon Fils, pour vous garder de toute
 „ impureté; & hors votre femme seu-
 „ le, évitez tout ce qui peut tendre au
 „ crime. Ne souffrez jamais que
 „ l'orgueil domine ou dans vos pen-
 „ sées, ou dans vos paroles: car c'est
 „ par l'orgueil que tous les maux ont
 „ commencé. Prenez garde de
 „ ne jamais faire à un autre ce que
 „ vous seriez fâché qu'on vous fit. ”
 * „ Flattez votre Fils, & il vous
 „ causera de grandes frayeurs; jouiez
 „ avec lui, & il vous attristera. In-
 „ struisez votre Fils, & travaillez à
 „ le former, de peur qu'il ne vous
 „ déshonore par sa vie honteuse. ”

* Ecclesiast. Ch. xxx.

I. Partie.

E

IV. Lr.



IV. LEÇON.

DE L'ÂME.

DU mépris de la Religion on passe rapidement à en douter : encore un pas, & l'on ne la croit plus. En est-on venu là : si l'on n'y renonce pas, qui en empêche ? c'est l'honneur du monde. Ainsi, de pécheur timide, on devient bien-tôt libertin, de-là impie, & enfin Athée. Gradation presque insensible, mais toujours sûre, lorsqu'on a ouvert l'oreille à l'irréligion.

Aveuglé à ce point, on ne balance plus, & l'on juge souverainement sur la nature de l'Âme. La croire spirituelle & immortelle, ce seroit, pour les Athées, combattre contre leurs premiers principes. Il seroit absurde d'élever par-là l'homme au rang qu'ils n'accordent pas à la Divinité. Dès qu'ils se sont figurez qu'il n'y a pas

pas de Dieu, conséquemment à leur système ils ne nous doivent pas faire plus d'honneur. De-là le Matérialisme & la Mortalité de l'Ame.

L'horreur du néant : commun sujet d'effroi pour les bêtes : commun point de parade de l'Athée. Oh ! aveuglement. Prestiges de Satan, que vous êtes puissans ! Quoi ! l'Ame, qui connoît tout, peut elle s'ignorer jusqu'à ce point ?

Parler de l'Ame en termes d'école : ce seroit afficher l'amour de la dispute, & chercher à se rendre intelligible. Une grande partie de la Scholastique ne pose que sur des termes diversement définis. Qu'on se réduise à se faire entendre, & l'on sera tous d'accord. Je n'aime pas à créer des doutes pour les éclaircir par des incertitudes. J'ai une règle. La Foi m'ordonne de croire l'Ame spirituelle & immortelle. Je crois. Cela n'est guères Philosophie, dira-t-on. D'accord : mais cela est Chrétien. Que puis-je perdre lorsque je gagne ce titre ? Que dois-je regretter lorsque je le mé-

te ? J'aime à errer d'après les Augustins.

Quelque contrariété, disons mieux, quelque parité qu'offre à nos réflexions, & la spiritualité de notre ame raisonnable & pensante, & la matérialité de l'ame des bêtes, qui paroît une intelligence sage & puissante, & qui a autant de perception que le plus spirituel de tous les hommes, puisqu'il n'en sauroit connoître lui-même les principes & les effets : il n'en est pas moins vrai que Dieu a créé notre ame spirituelle & immortelle, & qu'il a accordé à l'ame matérielle des bêtes une qualité sensitive & capable des diverses opérations que forme l'esprit de l'homme. Comment cela se fait-il ? L'homme ne peut-il pas aussi avoir reçu de Dieu, comme le reste des animaux, une matière aussi épurée & aussi capable de connexion d'idées & de conséquences ? Est-il absolument nécessaire que l'ame de l'homme soit différente de celle de la bête ? L'est-elle ? Voilà sur quoi la Foi me fixe.

En vain mon esprit se révolte-t'il,

&

& prête-t'il la main à ma raison, pour faire une conjuration impie contre des décisions authentiques & plus sûres que toutes les spécieuses définitions des Philosophes. Je ferme les yeux à tous les systèmes différens. Je ne suis point DESCARTES, sur les bêtes; & ne m'en tiens pas plus aux raisonnemens de GASSENDI, sur l'ame de l'homme.

Quelle subtile invention que le Cartésianisme! Les bêtes sont de pures machines montées à ressorts, incapables d'elles-mêmes de joie & de tristesse, mais soumises au machinisme dans tous les sentimens qui les affectent. Quelqu'étendue, quelque suivie que soit la Mécanique, & quelque complète qu'elle puisse être, elle ne peut pas être sans bornes, elle ne sauroit comprendre assez de ressorts pour les diversifier dans une seconde à des fonctions opposées, ni les avoir assez justes, assez prompts & assez flexibles pour les étendre avec autant de vivacité au point précis par le tems. Une expérience journalière sert de preuve en faveur de l'ame

des bêtes. La Foi décide que cette ame est matérielle & mortelle ; donc les bêtes ont en elles une matière qui réfléchit, qui les fait agir, & qui périt avec elles.

Demandez à CANIPHILE ce qu'il en pense ? Il ne voit des hommes qu'à certains jours de la semaine, & quand l'intérêt l'appelle avec eux. Tout le reste de son tems, il le donne à ses chiens. Il en a cinquante, tous choisis, tous obéissans, soumis & dressés de sa main. Prenez-vous Caniphile pour un homme à passer sa vie avec des machines : il lui faut au moins des ames. Que fait-il de tant de chiens ? Ce qu'il en fait. Il danse méthodiquement avec eux ; leur apprend à aboyer académiquement : il leur parle, ils lui répondent ; ils s'entendent ; en faut-il plus pour s'amuser ? (Qu'il y a encore de Cercles & de *petits Soupers*, dont on ne tire pas tous les jours si bon parti !) Il tient au milieu d'eux son lit de justice : il les commande en Roi, les juge en Prévôt, les condamne, & finit par devenir le questionnaire & le boureau.

A l'humeur jappante , & à l'air hargneux qu'il a contracté en leur compagnie , on croiroit qu'il a renoncé à toute société humaine. On fait pourtant que la grosse Fatime ne loge pas ailleurs que chez lui.

Ne parlez pas de Machinisme devant ASOTE. Vous lui verriez prendre feu pour son petit chien , pour son cher Pluton. Il saute , il danse , il fait mille tours. Pour une noisette , il fait des révérences , que ne fait-il pas ; & tout ce qu'il fait , sont-ce des opérations communes à une machine à ressort. Asote en auroit pour deux jours à vous conter toutes ses souplesses. Il l'entend au moindre coup d'œil ; fait quand il a fait faute , & va s'enterrer dans son panier. Ce ne sont pas des impulsions de l'air qu'il pourroit connoître , & qui venant frapper ses organes à l'ordinaire , lui annoncent par un bourdonnement , qui lui est familier , qu'il doit se retirer dans son panier : c'est un regard seulement , il le comprend , & il obéit.

Quelle miraculeuse machine , que

celle qui me devine ! L'homme de *Vaucanson*, la plus parfaite machine, le chef-d'œuvre le plus rempli & mieux organisé de la Mécanique, auroit-il exécuté *subito* un air que j'aurois pensé, ou que même je lui aurois donné tout noté, & où j'aurois fait ma partie ? On me dira, sans doute, que ses ressorts n'y étoient pas disposés. N'est-ce pas-là décider pour la nécessité de l'ame des bêtes ? Que de Phénomènes la Foire *Saint Germain* n'a-t'elle pas produit en leur faveur !

Je pense qu'il est inutile de s'amuser à prouver que leur ame est matérielle. Ne seroit-il pas absurde de croire qu'elle ne le fût pas ?

On ne sauroit nier que l'ame des bêtes ne soit une preuve évidente, que la matière a la faculté de penser ; malheureuse certitude, qui prête des armes criminelles aux défenseurs de la matérialité de l'ame de l'homme ! Que le système du Machinisme des bêtes auroit éloigné des disputes, & que l'athéisme auroit eu de grands rem-

remparts de moins, s'il eut pris dans le monde!

Qu'avons-nous donc qui nous distingue si fort des bêtes, me dit arrogant MEMNON? Formés dans le sein de nos Meres par les mêmes organes, nous naissons par les mêmes voyes. Tout ce que nous savons, quelque peu que ce soit, nous ne l'acquerons qu'à force d'études, de peines & de soins. J'ai un Fils; il ne savoit rien de lui-même: le seul nom des choses les plus nécessaires à la vie lui a coûté à apprendre; à sept ans à peine lisoit-il. Voilà l'homme. Examinons la bête. A six semaines mon petit chat faisoit toutes ses petites singeries, m'amusoit, savoit où l'on mettoit sa nourriture, la trouvoit dans le besoin, & ne touchoit pas à mon manger, parce que je lui avois deffendu. A six mois mon chien alloit à la chasse; un lièvre ne paroïssoit jamais impunément devant lui: quelle différence de mon fils à mon chat & à mon chien! Que je m'applique à instruire ce dernier, que ne fera-t'il pas? S'il en fait moins,

c'est que je lui en ai moins montré. Son ignorance ne vient que de la mienne: je n'ai ni assez de sagacité pour distinguer la qualité de ses connoissances, & en mesurer l'étendue; ni assez de talens pour mettre à profit ce que j'en fais. Que je ne prenne pas plus de soin de mon fils, il en restera encore bien en dega du chien & du chat. Il aime les boubons, & il craint le foüet: il fera bien pour éviter l'un & avoir les autres. Est-il plus avancé que mon chien? En quoi sont-ils tous deux si dissemblables? Ils ne savent l'un & l'autre que ce qu'on leur apprend. Que de peuples que des Loix n'ont point encore civilisés, ne sont pas comparables à mon chien! Et ceux même qui ont des Loix, sont-ils leur devoir comme lui?

Voilà ce qui s'appelle supposer à la matière des propriétés qui ne conviennent qu'à l'esprit; de-là, il s'en suivroit qu'une bête percevroit des idées, les compareroit, les estimerait & les apprécierait. Que restet'il à dire? Que notre ame n'étant pas

pas susceptible d'opérations différentes, elle est aussi matérielle: ne voyez-vous pas que c'est où en veut venir Memnon?

Réduit à admettre une Ame aux bêtes, convaincu qu'elle est matérielle, tous les jours exposé à avoir de nouvelles preuves de l'étendue de ses connoissances, & de la précision de ses opérations, presque persuadé que la nôtre n'a pas des notions plus claires & plus sûres, il doit paroître difficile de prouver qu'elle ne soit pas d'une nature pareille à celle des bêtes. Douleurs & joies, plaisirs & peines, nous avons tout en commun avec elles. Leur ame sensitive paroît doiée d'un intellect réfléchissant. On en est enfin amené à avouer ou qu'elles ont deux ames, ou que la matière pense.

Rien n'est impossible à Dieu. Il a pû régler que certains esprits, mêlés avec le sang, qui circuleroient sans relâche dans le corps des bêtes, y formeroient des perceptions suffisantes pour elles, & qui cesseroient dès que la circulation des esprits vi-

taux s'arrêteroit. Mais ces perceptions, telles qu'elles soient, ne sont ni mémoire, ni jugement ; & par conséquent très-indignes d'être comparées aux connoissances qui sont de l'essence de l'Ame de l'homme.

D'autres, moins hardiment décidés pour la matière, mais aussi dangereux pour leurs Compatriotes, prennent subtilement un milieu. Ils créent des *Monades* ou *Estres simples*. Termes d'idées sans contredit, & qu'ils prétendent rendre clairement par la définition d'un Etre, qui sans être étendu, compose une étendue. Ils ne croient pas que la matière puisse penser, la pensée n'étant pas de l'essence de la matière. C'est argumenter eux-mêmes contre leurs *Monades* : qu'ils soient au moins d'accord avec eux-mêmes. Un Etre inétendu, si on le peut concevoir, dès qu'il compose une étendue, est sûrement matière, & ne peut être esprit. Je suis les Partisans des *Monades*, & je dis avec eux, que la matière ne peut absolument penser. Que faire alors de leurs *Monades*? Leur ame est-

est-elle capable de penser? Pensent-ils? qu'ils répondent.

CORYLAS prétend que l'ame n'est au plus qu'un terme, & qu'il n'étoit pas même bien connu de toutes les Nations anciennes. Les Philosophes, selon lui, l'ont inventée. L'un a trouvé sa spiritualité, & l'autre a donné le système de son immortalité. De quel Peuple voulez-vous lire l'Histoire, où vous ne trouviez des preuves sans nombre contre la mauvaise foi de Corylas?

Que d'objections contre la spiritualité de l'ame, ne sont aujourd'hui que trop accréditées, & trop bien soutenues. Si l'ame est spirituelle, dit-on, elle ne doit conséquemment être soumise à aucun accroissement, ni diminution Car il seroit absurde de croire que Dieu abandonnât cette parcelle de lui-même à la culture des hommes, & qu'elle ne fût pas de tout tems, & en tout tems également fournie d'idées, ou qu'elle fût exposée à des Leçons perçues par les sens, & qui ne peuvent arriver à elle que par leurs organes. Ou s'apperçoit cha-
que

que jour des gradations sensibles de l'esprit de l'enfance à l'âge viril, & de là à la décrépitude, & que cet âge nous ramene souvent presque au point d'ignorance où l'enfance nous a pris. La foiblesse de la matière se retrouve d'ordinaire à quatre-vingt-dix ans telle qu'elle étoit à six & à sept, & entraîne dans sa décadence celle de l'esprit.

Je répons à cela, qu'il a plu à Dieu de laisser également au pouvoir de l'Homme à façonner son entendement sur ses intérêts particuliers, ses goûts, ou ses nécessités, qu'à se déterminer librement au bien ou au mal, l'ayant préalablement pourvu de toutes les graces suffisantes pour lui faire faire un bon choix, & de toute la sagacité nécessaire à son entendement. A l'égard de la décadence de l'esprit; c'est moins par une foiblesse de l'âme, qui par elle-même ne peut être sujette à aucun changement, ni altération, que par les vices de la matière à laquelle la mémoire & le jugement son aussi intimement liez que l'ame l'est au corps en général. Le cerveau peu formé,
ou

ou desséchée, opère ces mutations visibles sur des substances qui font corps avec lui.

Que parlez-vous de spiritualité & d'immortalité d'Ame à EUTIPHRON ? Parlez-lui, si vous voulez, de matérialité, de mortalité, de Machinisme même ; tout lui est égal ; il ne vous écoutera pas, il ne vous répondra pas : il a pris son parti. Que l'Ame soit spirituelle ou non ; qu'elle soit mortelle, ou ne le soit pas. Qu'Eutiphron même ne soit qu'une machine. Qu'importe à Eutiphron dès qu'il vit. Aussi accoutumé à ne pas penser comment & pourquoi il vit, qu'incapable de revenir de son indifférence qu'il poussera jusqu'à ne pas lire ce Traité.

Y auroit-il à présent quelque chose d'aussi commun, que d'entendre dire qu'après la mort il ne reste rien de nous ? Cette idée est si agréable & si commode, qu'elle a fait fortune. On n'en n'a d'abord parlé qu'en cachette ; ensuite un libertin plus hardi a communiqué, là-dessus, ses pensées à quelques amis
in.

intimes. Le système a fait son chemin, & il n'y a maintenant presque pas de *souper honnête* qui ne finisse par un petit refrain sur ce chapitre. En pointe de belle humeur on y fait les commentaires les plus impies.

Que l'on parle à ces subtils commentateurs de la brièveté de la vie présente, ils gémissent. Estre immortel en cette vie, leur paroît quelque chose de fort beau. Cette idée échauffe leur imagination, leur cœur en est touché, leurs désirs la suivent; & une vaine complaisance qui étincelle du milieu de ses désirs, ne laisse pas de les amuser quelquefois. L'affaire seroit finie, s'ils pouvoient absolument se promettre cette immortalité qu'ils désirent. Mais depuis Adam & Eve, qui y furent trompés, personne n'a crû avoir une sauvegarde contre la mort, si-non peut-être un fou ou deux.

Que faire donc? Ils ne peuvent s'assurer de l'immortalité pour cette vie, & ils n'en veulent point pour l'autre. Ils tâchent de se persuader que

que l'homme meurt tout entier, & que l'ame périt avec le corps.

Dites vrai, Théomis, croyez-vous l'Ame mortelle? Non certainement; mais vous le souhaitez.

Que Théomis renonce au mauvais commerce qu'il a depuis dix ans avec la femme d'Oronte. Que Théomis, au lieu d'être usurier, devienne miséricordieux & libéral. Alors il ne croira plus la mortalité de l'ame. L'espoir de la récompense de ses bonnes œuvres lui persuadera qu'il y a une autre vie. S'il en combat aujourd'hui la possibilité, c'est qu'elle ne lui met en perspective que le châtiement éternel de ses crimes.

L'homme de bien désire & croit l'ame immortelle : le libertin prétend que nous mourons pour toujours. Différentes conduites; différens systèmes.

Quelle est la folie de ces derniers, de passer toute leur vie à se convaincre qu'ils ne sont que des bêtes! Et pourquoi? pour ne goûter, soit dans leur santé, soit dans la durée de leur vie, soit dans leurs plaisirs mêmes, qu'une

félicité qui est bien au-dessous de ce que les bêtes en ont.

Voyons sur quoi ils s'appuyent tous les jours.

* „ Les méchans ont dit dans l'égarement de leurs pensées : le tems de notre vie est court & fâcheux. „ L'homme après sa mort n'a plus de bien à attendre, & on ne fait „ personne qui soit revenu des Enfers. Nous sommes nés comme à „ l'avanture ; & après notre mort „ nous serons comme si nous n'avions jamais été. La respiration „ est dans nos narines comme une fumée, & l'ame est comme une „ étincelle de feu qui remue notre „ cœur. Lorsqu'elle sera éteinte, „ notre corps sera réduit en cendres. „ L'esprit se dissipera comme un air „ subtil ; notre vie disparaîtra comme une nuée qui passe, & s'évanouira comme un brouillard qui „ est poussé en bas par les rayons du „ Soleil, & qui tombe étant appesanti par sa chaleur. Notre nom s'oubliera „

* La Sag. Chap. 11.

„ bliera avec le tems, sans qu'il res-
 „ te aucun souvenir de nos actions
 „ parmi les hommes. Car le tems
 „ de notre vie n'est qu'une ombre
 „ qui passe, & après la mort il n'y a
 „ plus de retour. Le sceau est posé,
 „ & nul n'en revient. Venez donc,
 „ jouissons des biens présens; hâtons-
 „ nous d'user des créatures pendant
 „ que nous sommes jeunes. Eny-
 „ vrons-nous des vins les plus ex-
 „ cellens, parfumons-nous d'huile
 „ de senteur, & ne laissons point pas-
 „ ser la fleur de la saison. Couron-
 „ nons-nous de roses avant qu'elles
 „ se flettrissent : qu'il n'y ait point
 „ de pré où notre intempérance ne
 „ se signale. Que nul ne se dispen-
 „ se de prendre part à notre débau-
 „ che. Laissons par-tout des mar-
 „ ques de réjouissance, parce que
 „ c'est-là notre sort & notre parta-
 „ ge. ”

Je vois DAMIS brillant, riche,
 heureux, puisqu'il croit l'être, con-
 tent, puisqu'il le dit. Il jouit de ce
 qu'il appelle la vie, & prend le plai-
 sir où il le trouve; mais non pas tou-

jours comme il le trouve. Il donne dans certains dérèglemens, dont la naissance, & la considération que l'on a pour ses Ancêtres & Alliez, lui assurent l'impunité. Il se fait un nom infâme; un seul ami l'en avertit. Se corrigera-t'il? Écoutons-le parler. Je conviens, dit-il, que mon Père étoit un grand homme: j'ai entendu parler de quelque chose comme cela, & je l'ai lu quelque part. Mais je ne me soucie guères de toute cette fumée; on m'oubliera dès que je serai mort. Quelle place tiendrois-je dans l'Histoire? A bon compte je vis, me divertis toujours, & m'inquiète fort peu de ce qui m'arrivera.

PAMPHILE vous êtes assez répandu dans ce qu'on nomme la bonne Compagnie, pour avoir entendu faire plus d'une fois ces sots raisonnemens. C'est le bel air, & SOSTENE croit qu'il est du bon ton de ne pas tomber dans la puerilité. On laisse aux femmelettes les terreurs d'une autre vie, & on en abandonne, sans regret, toutes les espérances aux Capucins; avec l'apostille suivante:

qu'ils

qu'ils seront bien étonnés s'il n'y a point de Paradis.

Eh bien, Pamphile, que répondrez-vous à tant de plaisanteries sacrilèges? Soitene est votre ami, & je ne lui crois pas le cœur totalement entrepris. Hazardez la cure, & dites-lui seul à seul, que je te plains mon ami d'employer si mal l'esprit que Dieu t'a donné. Peux-tu ainsi passer ta vie à donner la torture à tes réflexions pour te dégrader & t'avilir jusqu'au rang des bêtes? Quoi tu prétends forcer au silence ou des desirs, ou des craintes qui, malgré toi, s'étendent dans ton cœur au-delà de cette vie.

Supposons, avec toi, que le trépas termine tout. Que sera-ce de la Religion? Que deviendra la Justice nécessaire de Dieu? Qui vengera la triste & malheureuse vertu des arrogances, & de la félicité du vice?

Raisonnons plus conséquemment sur les misères & la brièveté de cette vie. Dieu nous a donné en commun avec les bêtes, les choses nécessaires à la vie, la terre, l'air &

Peau. Mais il a accordé de surcroît, & distinctivement à l'homme une âme spirituelle, immortelle, & capable d'opérations proportionnées à ses desseins, & bien supérieures, quoiqu'on en dise, à toutes les fonctions de l'instinct des bêtes. Dieu ne nous auroit-il tant distingués d'elles, que pour nous réunir à elles dans le néant? Si cela étoit; Sostene, qu'en dirois-tu?

C'est de rien que la volonté seule de Dieu a fait éclore ce vaste Univers. Le premier homme fut animé par le souffle de Dieu. N'a-t'il pas aussi la puissance d'immortaliser ce souffle qu'il a créé? L'un lui est-il moins possible que l'autre?

L'Âme une fois reconnue & établie spirituelle & immortelle, il reste à en faire une division convenable à son essence, à sa destination & à ses opérations. L'essence propre de l'âme, c'est d'être absolument capable de penser. C'est peu dire: la pensée y est aussi nécessaire que l'âme l'est elle-même au corps, & elle en est aussi inséparable que la bonté & la justice
le

le sont de Dieu. Sa destination, c'est de dominer sur les sens, & de régler toutes les actions; d'être récompensée ou punie à proportion de la complaisance qu'elle aura eue à se prêter au mal, ou de la vigueur avec laquelle elle nous aura déterminés au bien. Son opération première, c'est d'animer le corps, de se répandre dans tous les membres, & d'être présente à toutes les gradations diverses de l'enfance à la virilité, & aux décadences de la vieillesse à la décrépitude.

L'Ame, ainsi séparée en trois dans ses fonctions, peut l'être aussi dans ses dénominations. La première est celle qui jouit des prérogatives de l'essence de l'ame, & est nommée *ame raisonnable*, la seconde qui a l'empire sur les sens, *ame sensitive*, & la troisième en qui réside la chaleur naturelle, *ame vivifiante*. Ces trois parties, probablement admissibles dans l'ame, sont actuellement inséparables; confonduës dans un tout, elles ont entr'elles un accord incapable de souffrir de désunion.

L'ame raisonnable tient le premier

rang : c'est d'elle d'où découle la puissance des deux autres : c'est elle qui communique à la Machine le sentiment & le mouvement. Elle est dans le corps comme le Soleil dans le monde, & comme une bougie allumée qui met la lumière en œuvre. Soufflez la bougie, les ténèbres remplissent l'espace où habitoit la lumière. L'ame raisonnable retournant où il plaît à Dieu de l'appeller : les Brevets de l'ame sensitive & de l'ame vivifiante sont cassés, elle retire à elle toutes leurs forces ; leurs opérations, & leurs devoirs cessent, & elles n'existent plus.

L'Ame sensitive, qui la suit immédiatement, occupe le milieu entre l'ame raisonnable & l'ame vivifiante ; elle préside aux passions animales. C'est chez elle que l'amour des créatures prend naissance & s'élève ; elle le nourrit & le mitonne, sans que l'ame raisonnable y prenne part, & ne cherche à le faire connoître de l'ame vivifiante, que quand elle a nécessairement besoin de ses secours pour triompher plus sûrement de l'ame
rai-

raisonnable. C'est d'elle que sortent les étincelles de la colere, les fumées de la haine & les bouillons de l'intempérance. Elle prépare encore ces actions criminelles par la forme, & innocentes au fond, parce que la pensée ou la réflexion n'y ont point travaillé.

L'avarice, l'intérêt, l'ambition, l'orgueil, & toutes les autres passions réfléchies, & qui naissent du sein des caprices, ne doivent leur existence qu'à l'ame raisonnable, seule capable de concevoir & d'entretenir des idées.

L'Ame vivifiante n'est proprement que cette chaleur naturelle répandue dans toutes les parties du corps, & que nous nommons vulgairement *Esprits vitaux*.

C'est cette troisième partie que l'on pourroit appeller la partie *crasse* de l'ame, elle est subordonnée, dans la plupart de ses fonctions, à l'ame sensitive, dont les décrets ne ressortissent pas tous également au tribunal de l'ame raisonnable.

L'ame sensitive apprête & présente à l'ame raisonnable de plaisir de la

réflexion sur les passions douces, & assaisonne & distribue à l'ame vivifiante le chatoüillement de la matière. Souvent c'est en vain que l'ame raisonnable tâche de se soustraire aux cajoleries de l'ame sensitive: elle est obligée de lui céder la victoire, parce que s'unissant avec l'ame vivifiante, elles préparent ensemble, comme malgré elle, le triomphe aux passions.

Quelquefois sans que l'esprit ait été frappé d'un objet, dans l'enveloppement du sommeil, dans l'extinction, pour ainsi dire, de l'ame raisonnable; lorsque la mémoire, la réflexion, & la comparaison d'idées n'ont plus lieu, lors même qu'elles deviendroient inutiles, puisqu'il n'y a ni objet déterminé, ni sujet formé, quelquefois, dis-je, les passions qui veillent, profitent à la hâte du profond engourdissement de l'ame raisonnable pour faire une ligue avec l'ame vivifiante qui effectue le projet que lui a dressé l'ame sensitive, sans que l'ame raisonnable en ait la moindre connoissance.

J'at-

J'attends ici une objection : la voici. L'ame sensitive devient inutile pour cette opération, & l'ame vivifiante y peut & doit suffire seule. Je répons : que devient la matière, si pour ainsi parler, dans l'absence de l'ame raisonnable elle n'est reveillée par le timpan des passions ? Et qui frappera alors le timpan, si ce n'est l'ame sensitive ?

Ce sont là nécessairement les deux parties de l'ame des bêtes. Je ne crois pas absolument juste de les réduire en une seule. Qu'on me permette la division que j'en fais, & qu'on suive de près l'instinct des bêtes. Si je m'égare, qu'on me remette dans le chemin. Je ne prétens pas rompre une lance contre qui que ce soit.

Je dis que les bêtes ont comme nous ame sensitive & ame vivifiante. Toute leur sagacité réside dans la première, & les devoirs des *esprits vitaux* sont du ressort de la seconde. N'agissant que par passions, & ne réfléchissant que par passions, c'est l'ame sensitive qui préside à tous leurs
actes

actes, & qui détermine toutes leurs conséquences. Elle remuë en elles les opérations de l'ame vivifiante; C'est elle qui anime les esprits vitaux dans la colere des animaux, & qui les dirige dans la génération; Toutes les subtilités par lesquelles on prétend prouver la mortalité de l'ame, ne sont que des preuves du contraire. Nos intérêts, nos desirs, nos inquiétudes & notre désaveu même portent le caractere de l'étendue de l'ame, & en scellent, malgré nous, l'immortalité. Tout ce que l'on a écrit en faveur de la matérialité de l'ame, preuves fautes de sa spiritualité. Ce que je viens d'écrire sur l'ame, & les critiques que l'on en fera, autres preuves encore de sa spiritualité.



V. LEÇON.

DE LA RELIGION.

CE devrait être dans ces Maisons publiques où l'on instruit la jeunesse, qu'on devrait aussi prendre une entière connoissance de la Religion.

Le soin de faire faire une telle observation à des Chrétiens ne doit-il pas paroître déplacé, & même impertinent? Je rougis qu'il soit nécessaire.

VALERE revient de Pension; il y a été dix ans: qu'y a-t'il appris? Un peu de Latin, quelques mots Grecs, la Fable & la Mythologie Payenne. Ne sait-il que cela? N'en voila-t'il pas assez; que voulez-vous donc qu'il sache? Valère est Chrétien, & doit, sans doute, avoir étudié sa Religion. Eh! bien, oui; il en a quelque teinture. Il a appris son Catéchisme, & il

il a récité le Samedi, à la hâte, quelques passages du Nouveau Testament. Est-ce-là tout? Oüi.

Le voilà bien instruit d'une chose qui doit faire son bonheur ou son malheur éternel.

Je parle à Valere de la sainteté de Samuel, & de la Sagesse de Salomon, & de la patience de Job; il connoît confusément ces noms-là. Le germe de la volupté, s'échauffant dans son jeune cœur, lui a cependant fait faire une attention plus fixe à Salomon. La prudence de ses Régens lui a empêché de le connoître autant qu'il auroit voulu: ils ne sont qu'à louer de leur circonspection.

Que je mette notre jeune homme sur le chapitre des amours de Jupiter; il en fait autant que Mercure. Jusqu'à l'enlèvement même de Ganimede, il n'y a rien qu'il ne connoisse à fond: il voit clair dans tout le Paganisme. Il vous fera une description détaillée des mystères des fêtes d'Adonis. Demandez-lui de vous expliquer ceux de sa Religion; il en con-

confond l'ordre, & n'en parle qu'en bégaiant.

D'où fort Valere ? Croiriez-vous que c'est de chez des Chrétiens. C'est sous la férule des Prêtres de sa Loi, qu'il a été initié dans la connoissance d'une Religion que la sienne déclare abominable. N'y a-t'il donc que les Auteurs Payens, qui puissent nous ouvrir la route des Sciences ? Saint Jérôme, Saint Gregoire, Saint Cyrille, Saint Basile ne sont-ils que des ramas de solécismes ? Leur éloquence ne vaut-elle pas celle des Payens ? Quel feu dans Saint Chrysostôme ! Ne pourroit-il pas tenir la place de Lucien ? Quel Orateur, que le Grand Saint Leon ! J'attendrois plus de progrès des jeunes gens, avec Saint Prosper & Saint Prudence, que des Métamorphoses d'Ovide. Que faire, dira-t'on ? C'est un usage reçu : on y est préparé depuis quinze siècles. Les Régens ont fait leurs remarques sur Cicéron, Phédre, Saluste & autres. Voudroit-on obliger ceux qui vivent, à étudier ? Il faut bon gré, mal gré, laisser les choses telles

les qu'elles sont. Il y a dans chaque état des préjugés qui en sont inséparables. Examinons la dangereuse suite de ceux-ci.

Valere entre dans le monde ; je l'y suis. Des impressions récentes, réitérées & toujours sensibles, pour un jeune homme, ont affecté supérieurement son cœur. Les amours de Vénus, ses écarts, l'image riante & séductrice que la Fable donne à son adultère, ont sali son imagination ; quel champ à de vives réflexions préjudiciables à sa vertu ! C'est avec ces dispositions qu'il rentre chez son pere. Je suppose encore à ce pere assez de raison pour le croire capable de faire à son fils une leçon sur ce qu'il doit à sa Religion. Qu'en va penser Valere ? Il a dix-sept ans, & de mauvaises inclinations naturelles, que son éducation ont rendu pires, le déterminent bientôt. Son pere est un vieux fou, qui prétend le rendre sot. Il communique la chose à quelques amis d'étude. Le conseil tient entre trois ou quatre. Le *Bonhomme* y est regardé comme un imbécil.

hécile, & comme tel condamné aux *Petites-Maisons*, & Valere à l'y suivre, si, disent-ils, il a la bêtise de se laisser gâter par son exemple, ou séduire par ses discours. Et la Religion? Je voudrois bien qu'ils l'eussent entièrement oubliée.

Vous découvrirez je une partie de leur conférence si scandaleuse & si impie. Je glisse, & désire que vous ne vous apperceviez pas que Valere est presque résolu de prendre des Lettres de Récession contre son Baptême, si lieu y avoit. Je crains d'en dire trop.

Valere va donc vivre comme une bête, sans foi, sans Loi, & sans Religion. Cela vous fait trembler, & moi aussi. Pour lui il s'égaye sur la comparaison; il vous dit en riant qu'il y trouveroit de l'avantage. Lui rapelle-t'on les glorieuses espérances des Chrétiens; il vous parle de leurs craintes. Les bêtes vivent tranquilles & sans remord ni révolte de conscience. Cet état lui plairait bien. Le choisit-il? Non pas tout-à-fait. On ne heurte pas en face les bien-séances: quelque peu pieux que l'on soit, en-

core demande-t'on de l'extérieur. Il semble que les uns & les autres soient convenus entr'eux de se déguiser, chacun fait que ce n'est qu'un masque ; mais il en faut un ; sans cela l'on n'est pas admis au bal. *Beau masque on vous connoît.* C'est sous ce déguisement qu'on vous souffre, prenez garde de vous laisser voir.

Valere les fait ces rigoureuses bienféances, il se règle dessus, mais commodément. Vous allez à la Messe, Valere, & vous faites bien, si l'on vous y a vu. Un long souper vous appelle à *Chaillot*. Le dessert est sur table, & les Laquais sont sortis ; voici le tems de faire votre Profession de foi. Quoi ! à table ? Oûi, innocent, c'est-là où on la fait présentement. Vous hésitez ; dites que vous êtes Chrétien : vous craignez qu'on ne se moque de vous : il faut bien dire quelque chose. Vous avez choisi intérieurement une Religion. Choisir une Religion lorsque l'on est Chrétien : quel troc faire où il n'y ait à perdre ! N'allez-vous pas à la Messe ? Le monde même demande de vous

vous ces dehors de piété ; & pour le cœur ? Il s'est arrangé là-dessus : laissez-le faire , il est décidé. Quelle est sa Religion ? Est-il Juif ou Mahometan ? Reste-t'il Chrétien ? Ne pensez pas qu'il se charge des devoirs d'une Religion moins aisée que la sienne : il aime trop ses aises , & a trop d'esprit pour le faire.

Il y a à Constantinople des gens gagés , qui du haut des Minarêts des Mosquées appellent , à certaines heures marquées , tous les Musulmans aux Prières publiques. Personne n'y manque : la négligence des délinquans ne seroit pas pardonnée pour une amende ou pour *la bastonnade*. Les Cadis n'entendent pas plus de raillerie sur les violateurs du Ramadan ; & les Mollachs ne s'avisent pas d'en donner des dispenses particulières.

Dans les lieux où la Religion Juive est encore en vigueur , avec quelle exactitude se rend-t'on aux Synagogues ! Quelle attention aux Prières ! Quel respect pour la célébration du Sabbat ! Quel scrupule sur les moindres minuties !

Que d'aisances dans la Religion Catholique! Qu'elle est commode à Paris! On dit des Messes à toute heure. Il y a comme de la rivalité entre les Moines, à qui s'en acquitera avec moins de respect & plus de promptitude. C'est le Pere Bonaventure qui dit sa Messe à onze heures & demie en huit minutes. C'est un Petit-Pere qui la dit en neuf à midi précis. On y court le Dimanche quand on a le tems; ou, si vous voulez, on n'y va pas. L'État ne s'en inquiète guères. On passe les Fêtes comme les autres jours. Et le Carême comment l'observe-t'on? Comme on a observé les Vendredis & les Samedis. On fait gras *ad libitum*: moitié gras, moitié maigre par friandise & par délicatesse. Que de gens ne sauroient souvent pas qu'on est en Carême, s'ils ne se ressouvenaient du Carnaval!

A la facilité de se soustraire aux devoirs les plus essentiels de la Religion, se joint tranquillement l'usage de bien des crimes, qu'on ne met pas même entre les peccadiles.

Pen-

Pendant vingt ans CLITANDRE s'est rendu le fleau de mille familles Filles, femmes, veuves, il a tout séduit, il a tout débauché. C'est de lui qu'il semble avoir été dit * : *Tout pain est doux au Fornicateur : il ne se lassera pas de pécher jusqu'à la fin de sa vie.* Il a fait de l'adultère & de la fornication, ses amusemens, ses occupations & ses devoirs. Il avoit des gens à la découverte des femmes mécontentes de leurs Maris, des joüesses à credit, & des filles que leur état ennuyoit.

MÉNIPPE fournit un Grand de chiens qui arrêtent bien : il en est sûr ; il les a essayés. Il fait son chemin avec ses chiens. Clitandre n'est pas chasseur, mais il ne *chemine* pas moins ; c'est lui qui fournit *la petite Maison & l'Hermitage.* Que voulez-vous, femmes, veuves, blondes ou brunes, blanches ou noires ? Il a tout sous sa main, & il se pousse par tout ce qu'il a sous sa main, il s'en sert, & peut en répondre comme Ménippe

* Ecclesiastic. ch. xxiii.

pe de ses chiens. Qui dresse mieux que lui ses batteries? Qui a plus de stratagemes? Qui les conduit mieux? S'il l'avoit entrepris, il auroit percé les murs du Sérail. Une dernière aventure dérangée par l'arrivée subite d'un époux, a mis à l'air un de ses tours. Qu'eût-on fait à Clitandre à Constantinople? Qu'ordonne la Loi de Moïse contre les Adultères? Une mort cruelle eût suivi ses plaisirs illicites. Et à Paris que lui est-il arrivé? Rien. On a chansonné le mari. Clitandre a lui même conté l'histoire de sa surprise à qui l'a voulu entendre, & vingt femmes se sont présentées pour l'en consoler. N'est-il pas heureux pour Clitandre qu'il soit Chrétien?

Jugez de-là si Valère doit changer de Religion : il n'est pas assez fou. Il reste Chrétien ; mais avec des restrictions. Il tire à clair les licences & les ménagemens de toutes les Religions, & s'en compose une petite Religion à part. Moitié Musulman, moitié Juif, moitié Chrétien : voilà Valère ; les occasions le décident. Dans combien d'événemens ne se trouve-

trouve-t'il pas à même de se ressouvenir de ses Auteurs de classe ? Je crains qu'il ne soit Payen par *intérim*.

* „ L'insensé se moque de la correction de son pere ; mais celui qui se rend deviendra plus sage”.

Les meilleurs se contentent de réduire les préceptes en conseils, & croient par-là avoir anéanti leurs devoirs.

† „ Ce que j'ai trouvé seulement, est que Dieu a créé l'homme droit & juste, & qu'il s'est embarrassé lui-même dans une infinité de questions”.

La Religion a des ennemis de toutes sortes. Les uns vivent comme s'il n'y avoit pas de Dieu. Ont-ils des principes, se fondent-ils sur des examens ? Ils ne veulent rien voir ni rien examiner. Ils ne sont Athées ni de cœur ni de bouche, & seroient les premiers à se récrier contre ceux qui les croiroient tels. D'autres avec de l'humanité, de la probité, & toutes

* Prov. Chap. xv.

† Eccles. Chap. vii.

tes les vertus qui constituent l'essence du caractère de l'honnête homme, soutiennent de sang froid qu'il n'y a pas de Dieu. Les premiers sont en grand nombre, mais moins à craindre pour la Religion. Le libertinage les emporte, & forme en eux cette indifférence dont ils rougissent dès qu'ils se sont dégoûtés de leurs vices. Les seconds ne laissent rien à espérer d'eux. Quoiqu'en bien plus petit nombre, ils sont moins à mépriser qu'à appréhender. Soutenus en quelque façon sur des principes, quoique faux, & ne donnant presque point de prise sur leurs mœurs, on est moins en garde contre eux que contre les premiers.

Pour se mettre en défense, on commence à critiquer les Livres Canoniques qui servent de base à la Religion, & que toute l'Eglise a reçus, & on s'efforce de prouver qu'ils sont apocryphes. On va fouiller jusques dans le sein des Annales ténébreuses des Chinois & des Egyptiens, pour faire voir que leurs Nations étoient établies, étendues & policées, plusieurs

siècles milliers d'années avant la venue de Jésus-Christ. On récule les époques, on en falsifie les dates, & on change la supputation. On n'oublie pas que quelques Historiens Chinois rapportent, comme une chose constante, que *FO HI*, leur premier Empereur, a régné 2982 ans avant Jésus-Christ. On fait, par-là remonter la Fondation de leur Empire 300 ans au delà du Déluge, & on ajoute à cela qu'il n'y a jamais eu de Déluge à la Chine. Donc, reprend t'on, le Déluge n'a pas été universel, donc.... je n'ose pas remettre au jour les conséquences impies qui partent d'ordinaire de cette induction.

S'il y en a qui semblent convenir du Déluge, c'est moins qu'ils en soient persuadés, que pour mettre en œuvre les critiques dont ils se sont préparés à le combattre. Ou, disent-ils, le Déluge a changé la forme de la Terre, ou il n'a pas été universel; car par l'état présent de la Terre, il est d'une impossibilité Phisique qu'il l'ait été. L'Ecriture dit clairement :

* „ Que les sources du grand abîme
„ furent rompues; que les cataractes
„ du Ciel furent ouverts, & que la
„ pluie tomba sur la terre pendant
„ quarante jours & quarante nuits, &
„ que l'eau ayant gagné le sommet
„ des Montagnes, s'éleva encore de
„ quinze coudées plus haut ”.

Les plus hautes Montagnes, comme le Mont *Gordien* ou le Mont *Ararat*, surpassent de trois mille pas la surface de la mer, qui dans sa plus grande profondeur n'a pas plus de trois cent pas. Ainsi, disent-ils, sans compter que la capacité du Globe s'élargit à mesure qu'il s'élève, il auroit fallu quinze fois autant d'eau que la terre dans la quantité marquée.

On fait de plus par des démonstrations exactes, que les plus grands Orages ne versent qu'un pouce & demi d'eau par demi-heure, ce qui fait six pieds dans un jour, & que le Déluge n'ayant duré que quarante jours, la Terre n'auroit pû être couverte que de deux cent quarante pieds d'eau,

* Gen. Chap. VII.

d'eau, sans avoir égard ni au vase qui s'étend, ni au déchet de la pénétration; & que par conséquent il faudroit que le Ciel, pour atteindre le sommet des Montagnes qu'ils ont nommées, eût versé en un seul jour cent soixante pieds d'eau, ce qui excède la possibilité de la nature. Que si on leur accorde qu'il se pouvoit que la Terre ne fût pas alors au même état qu'elle est aujourd'hui, puis-que de semblables innovations se sont vûës fréquemment en de moindres occasions. Voüez à la critique, ils n'en restent pas-là, & débrouillant les Histoires des Syriens, des Chinois, des Egyptiens & des Ethiopiens, ils cherchent à prouver que deux cens ans au plus après le Déluge, leurs Empires étoient déjà extrêmement peuplés, & qu'ils avoient même alors de grandes Villes; & qu'il est impossible qu'en aussi peu de tems quatre personnes aient pû avoir une Génération aussi étendue. A cela on ajoute * „ que les trois fils de Noë „ se

* Gen. Chap. x.

„ se partagerent les Nations après le
„ Déluge ” ; & que ce partage ne
„ pouvoit pas être imaginaire

Y a-t'il un seul endroit de l'Ecriture qui n'ait passé au tamis de leur malignité? Comment croire, disent-ils, qu'Adam ait été le premier homme, & que Dieu l'ait créé le seul Pere de tous les Vivans? ne lit-on pas, que
* „ les Enfans de Dieu, voyant que
„ les Filles des Hommes étoient belles, prirent pour leurs femmes celles d'entr'elles qui leur avoient
„ plu. ” Quelles sont ces Filles des Hommes? Demandent-ils; qui sont leurs Peres, & qui sont ceux qui les épousent, que l'Ecriture appelle les *Enfans de Dieu*? S'il n'y avoit, continuent-ils, qu'une seule Race sur la Terre, qui étoit la Race d'Adam, pourquoi Dieu desapprouve-t'il si fort une union entre Garçons & Filles d'une même source? La différence des Noms entraîne avec-elle celle du Sang. Les mâles sont nommés *Enfans de Dieu*; & les femelles,
Fil-

* Gen. Chap, vi.

Filles des Hommes. Que conclut-on de-là? Que les uns & les autres n'étant pas d'une même source, Adam n'étoit pas le premier homme, que la Race n'étoit pas la seule dans le monde, mais que c'étoit seulement la Race choisie, & celle que Dieu aimoit.

Ceux qui trouvent vétilleux de s'arrêter à l'idée des Coadamites, donnent dans des absurdités aussi grandes. Ils disent avec Saint Justin * „ que les Anges ayant trans-
 „ gressé l'ordre & la disposition que
 „ Dieu avoit fait de leur état, s'é-
 „ toient laissez vaincre par l'amour
 „ des femmes, & que ce fut la cau-
 „ se pour laquelle ils furent changés
 „ en démons. ” Si on leur rappelle que Saint Cyrille soutient, † „ qu'on
 „ ne peut, sans impiété, dire ou é-
 „ couter les contes que l'on fait sur
 „ les amours des Anges. ” Ils cro-
 yent

* Oeuvres de Saint Justin Phil. & Mart. Apol. pré. pag. 44. Edit. de Col. 1636.

† Oeuvres de Saint Cyrille, Liv. ix. Cont. Julien. Tom. 2. pag. 206. Edit. de Basse 1546.

yent beaucoup faire lorsqu'ils vous disent en goguenardant : l'un dit oui, & l'autre non ; que voulez-vous de moi ? J'aime la concorde, & pour les accorder, je dis oui & non.

On pousse plus loin. Moïse, ce Législateur admirable, que Dieu qualifie lui-même du grand titre de son ami, * „ n'est qu'un misérable, „ infecté de la laderie, & bani d'E- „ gypte à cause de sa maladie, dont „ le Peuple étoit attaqué comme „ lui. „ Quels sont les Auteurs à qui des Chrétiens s'en remettent pour garantir ces faits. Ce sont des payens ; écrivains prévenus, & qui avoient intérêt de falsifier la narration de ce qu'ils rapportoient de contraire à leurs préjugés. Que penseroit-on d'un J. . . . qui se deffendroit en citant Quenel ou Jansénius ? Si l'on en croit Tacite, que deviennent tant de miracles que Dieu fit en Egypte à la sortie de son Peuple, dans le Désert pour les nourrir, & au-delà du Jourdain pour les faire entrer en

* Hist. de Tacite Liv. V.

en possession de la Terre délicateuse qu'il leur avoit promise ? Sans pré-vention, pourquoi n'avoir pas autant de foi à Moïse, qu'à Tacite ?

De l'Ecriture on passe légèrement à la Tradition. Il seroit étonnant qu'on l'eût épargnée. Ce sont des rapsodies pieuses, dont les *Grand-Meres* & les *Ayeules* tenoient Registre, qu'elles ont rallongées ou racourcies selon leurs caprices, & qui perpétuées d'âge en âge, & augmentées de toutes les rêveries des *Bonnes*, ne sont arrivées jusqu'à nous que comme des mensonges respectables par leur vétusté, & sous un vernis de vérité. Un siècle aussi éclairé que le nôtre ne donne pas là-dedans, & c'est toujours, disent les railleurs, un bras de moins.

Pour être Chrétien, il faut croire aveuglement. Mine intarissable de Saints. Pour être sage, il faut voir évidemment. Malheureux sophisme; pensée qui m'effraye; pépinière trop fertile de railleurs, d'impies & d'Athées. Combien de ces sages ont fini par n'être pas même Chrétiens,

tiens , ni Juifs , ni Mahométans. C'est traiter la Religion en préjugé, dites-vous. Et n'entendez-vous pas dire chaque jour, qu'elle n'est rien de plus. S'il n'y a pas de Religion, que devient Dieu? un peu moins que celui qui ne le reconnoît pas.

En vain objecte-t'on à un Athée, que le bel ordre qui règne dans l'Univers, n'a pû être l'effet du hasard; que tout ce qui existe a été créé par une cause première, qui est Dieu. Donc, réplique-t'il d'abord, Dieu est l'auteur du mal Moral & du mal Phisique. Si je lui dis que Dieu, étant infiniment bon, ne peut être l'auteur du mal. Donc, ajoute-t'il, Dieu n'est pas l'auteur de tout. Je lui représente que le mal & le péché sont les suites du mauvais usage du libre arbitre des créatures. Justement, répondit-il d'un grand sang-froid; cela prouve que Dieu ne crée pas tout, & qu'il y a d'autres êtres que lui, qui ont le pouvoir de créer; puisqu'il y a des êtres qui ne tiennent pas leur naissance de lui, il n'est donc pas la seule cause de tout ce, qui

qui existe dans le monde. Que de conclusions en faveur du hasard, ou du moins que de subtilités sacrilèges contre la puissance de Dieu ! Il ne nous reste qu'à dire qu'il n'est pas possible d'avoir des idées claires de l'infini, & que Dieu est ce qu'il y a de plus visible & de plus caché, de plus connu & de plus secret. Ouvrons les yeux à la Divinité qui nous environne ; elle est jour & nuit au tour de nous. * „ Tous les hommes „ voyent Dieu, mais chacun d'eux „ ne le regarde que de loin ”.

Je reprends les objections des Athées. Dieu, disent-ils, agit-il nécessairement, ou avec une souveraine liberté d'indifférence ? Se décide-t'on pour la nécessité ; ils répondent : puisqu'il agit nécessairement il est immuable, nos prières ne servent à rien ne pouvant changer de résolution. Que si vous avouez qu'il est souverainement libre de faire ce que bon lui semble, ils repliquent : que ne pouvant avoir que des sentimens oc-

* Job. Chap. xxxvi.

I. Partie.

H

caſionnés, il en changera ſelon les circonſtances, & que cela conduit à ne pas ſavoir ce qui arrivera demain. Dieu eſt bon; nous le prions: nos prieres doivent le toucher puisſqu'il eſt bon, & conſéquemment il n'exécutera pas l'arrêt qu'il avoit prononcé contre nous. C'eſt ce qui arriva au ſujet de Ninive. Ou Dieu avoit réſolu de punir cette Ville, ſi elle ne faiſoit pas pénitence, ou non? S'il l'avoit réſolu, il a fallu qu'il ait retracté ſon arrêt. S'il n'avoit pas prononcé cet arrêt; Dieu étoit donc un trompeur dans ſes menaces. Deux extrémités également injurieufes pour Dieu. Que ſi l'on dit que Dieu ſavoit que les habitans de Ninive feroient pénitence; ils l'ont donc faite néceſſairement & indiſpenſablement, puisſque Dieu ne peut ſavoir que des choſes certaines, donc n'étant pas en leur pouvoir de faire autrement, ils ne méritoient pas. Que, ſ'il leur étoit libre ou non de ſe convertir, Dieu n'étoit donc pas sûr ſi l'arrêt, par lequel il avoit condamné cette Ville, ſeroit exécuté ou ne le ſeroit pas.

pas. Voilà donc Dieu aussi borné que l'homme dans ses connoissances & dans ses œuvres. O! incompréhensibilités mystérieuses des grandeurs de Dieu. Heureux celui que la Foi fixe à vous adorer.

Nos misères, nos peines, nos craintes; autres armes entre les mains de l'incrédulité. Comment, dit un élève de *Spinoza*, l'homme émané d'un Principe souverainement bon, peut-il être mauvais? La Souveraine bonté produiroit elle une créature malheureuse, & la Souveraine Sainteté une créature criminelle? Je reponds que l'homme a été créé de Dieu dans un état pur, mais qu'il s'est corrompu lui-même, & que Dieu étant bon & juste, doit le punir de ses forfaits. Bon, disent-ils; mais si l'homme vient absolument d'un principe bon, il ne doit pas lui être possible d'être mauvais. Que si j'objecte qu'il avoit simplement la force de se déterminer au mal. Tant-pis encore, reprennent-ils Dieu savoit qu'il pécheroit, sa bonté devoit donc l'engager à lui en ôter les moyens. Un Estre sou-

verainement bon ne peut nous accorder les moyens de mal faire. Si nous sommes libres à cet égard; il n'est pas bon, ou il n'a pu faire autrement, ou il n'a pas voulu; donc il n'est pas Dieu. En vain appelle-je à mon secours toutes les graces, & leurs opérations miraculeuses; ils se retranchent à dire qu'elles ne seroient pas nécessaires si Dieu avoit établi l'homme dans l'état de pureté où il devoit être: que d'ailleurs leur pouvoir paroïssoit bien limité, puisque les crimes étoient en si grand nombre, & que leur efficacité n'étoit que pour très-peu de personnes, ce qui marquoit dans Dieu une aveugle prédilection qui n'étoit pas supportable. Que Paul & Judas ne faisoient pas l'éloge de la grace. Que si je dis que le désespoir du dernier l'a perdu. Dieu ne pouvoit-il l'arrêter? Repliquent-ils. S'il le pouvoit, que ne le faisoit-il? Judas étoit-il le maître de résister à la volonté de Dieu, si Dieu eut voulu? Que répondre? Qu'il est plus sûr & plus sage de croire les opérations de la Divinité, que de chercher à les approfondir. * „ Cer-

* „ Certainement quiconque reprend Dieu, doit lui répondre ”.

Orgueilleux Spinoniste, dit Dieu.

† „ Je vous interrogerai, & vous me
 „ répondrez. Où étiez-vous quand
 „ je jettois les fondemens de la Ter-
 „ re? Dites-le-moi, si vous avez
 „ de l'intelligence. Savez-vous qui
 „ en a réglé toutes les mesures, ou
 „ qui a étendu sur elle une ligne
 „ droite? Sur quoi ses bases sont-el-
 „ les affermies, ou qui en a posé la
 „ pierre-angulaire? Lorsque les As-
 „ tres du matin me louoient tous en-
 „ semble, & que tous les Enfans de
 „ Dieu étoient transportez de joie?
 „ Qui a mis des digues à la mer pour
 „ la tenir enfermée, lorsqu'elle se
 „ débordoit comme du sein de sa
 „ mere? Je l'ai resserrée dans les bor-
 „ nes que je lui ai marquées; j'y ai
 „ mis des portes & des barrières. Je
 „ lui ai dit: vous viendrez jusques-
 „ là, & vous ne passerez pas plus
 „ loin, & vous briserez-là l'orgueil
 „ de

* Job Chap. xxxix.

† Job Chap. xxxviii.

» de vos flots. . . . êtes-vous entré
» jusqu'au fond de la mer, & avez-
» vous marché dans les extrémités
» de l'abîme? Avez-vous consi-
» deré toute l'étendue de la Terre?
» dites-moi où habite la lumière, &
» quel est le lieu des ténèbres. . . .
» Saviez-vous alors que vous deviez
» naître? Et connoissiez-vous le nom-
» bre de vos jours"? Répondez à
Dieu, & ne disputez pas contre lui.

ARISTARQUE s'enveloppe dans une espèce de Philosophie, pour avoir droit par-là de douter de tout, & pour afficher qu'il doute. C'est un bon Orateur. Au moins doit-on lui passer de ne pas croire comme un nigaud. Qui croiroit qu'il est savant, s'il avouoit qu'il y a un Dieu. Comment! un enfant de six ans, & un portefaix paroïtroient en savoir autant que lui. Il veut examiner avant de se rendre, & avant de commencer l'examen, il ne croit déjà rien. A force de différencier & de définir Dieu, cet Être sublime, indéfini & indéfinissable, tout ce qu'il vous en accorde n'est au plus qu'un vain

vain nom, objet de l'épouvante des petits génies, & la seule preuve, selon lui, d'un objet encore plus vain.

ATHANASE, moins pointilleux, convient qu'il y a un Dieu. Mais sur quelle idée le forme-t'il ? C'est une Divinité nonchalante & mole, comme ces idoles mondaines, qui pleines & occupées d'elles seules, ne voyent, tout ce qui les environne, qu'avec la dernière indifférence. Elle n'a ni soins ni plaisirs; parce que les uns ou les autres l'occuperoient, & que l'occupation a un air servile; ce qui ne sied pas à la Divinité. Toujours quiète; tous les événemens du monde ne peuvent l'intéresser; comme une belle dont les pieds sont entourés d'une foule d'adorateurs dont elle se soucie peu, & qui plus loin entend déchirer sa réputation par des voisins qu'elle n'a au plus que la force de mépriser sans vouloir s'en vanger, parce que sa vengeance altéreroit sa tranquillité : le Dieu d'Athanasie voit les hommes vertueux ou criminels, sans que les uns ni les autres

soient capables de déranger sa quiétude. Les hommes paroissent ou disparaissent devant lui, presque sans qu'il s'en apperçoive, ou du moins sans qu'il y fasse attention. Cette divinité m'a tout à fait l'air de la paresse; & je doute qu'une si entière & si absolue dés-occupation ne l'ennuïât quelquefois.

MISANDRE blâme Athanase & Aristarque : il fait bien. Ils étoient ses intimes; il ne les voit plus : encore mieux. Il va plus loin, il les hait. C'en est trop; je blâme Misandre à mon tour, & je le place presque, dès-lors, entre Athanase & Aristarque. Misandre aime Dieu, & se croit obligé en conscience de les haïr. Tant pis. Sa haine ne se borne pas-là, elle réjaillit jusques sur ses parens, sur sa femme & sur ses enfans : tant-pis encore, tant-pis. Athanase & Aristarque sont alors moins criminels que lui. Que pense Misandre de Dieu? Qu'il veut que quiconque l'aime, n'aime personne. Quelle jalousie! Est-ce aimer Dieu véritablement, que de haïr le genre humain?

Voulez-vous que PHILOSI vous
souv-

souffre? Ne louez personne devant lui. Ne parlez ni des bonnes œuvres de SOPHRONE qui vient de mettre quatre Orphelins en métier, ni des charités que ZOSIME fait journellement à de pauvres veuves, ni des jeunes Filles que PHISTENE vient de pourvoir si avantageusement, les unes pour le couvent & les autres pour le monde. Ne lui parlez que des liards qu'il donne habituellement à la sortie de la Grande-Messe, les jours de grandes Fêtes, & en sortant des Saluts, lorsqu'il y a presse. Dites-lui que personne ne fait plus de charité que lui, & il pourra peut-être vous aimer. Je dis peut-être, car, ne vous y trompez-pas, Philosi n'aime que soi-même. C'est lui que Dieu a enlevé spécialement du monde, & a tiré entre tous les honnêtes gens pour l'aimer par-dessus tout, & c'est lui que Dieu conduit, comme par la main, abandonnant tous les autres hommes au pouvoir de satan. Quelle différence trouvez-vous de Philosi à Athanase? Ce dernier regarde Dieu comme un Estre tran-

quille, qui laisse aller le monde au hasard, & que rien n'intéresse : & Philoſi pense que Dieu ne prend garde qu'à lui, & ne chérit que lui.

Dans l'ordre de la Providence, les hommes sont formés les uns pour les autres. Devenir inutile à son prochain, c'est reprocher à Dieu, & convenir qu'on est de trop dans le monde.

TRASIMON revient du Sermon ; il rentre chez lui le sourcil froncé, le regard furieux, & l'abord brutal. En vain sa femme veut-elle l'appaiser ; ses enfans se présentent en vain pour l'embrasser ; il les brusque, se jette dans son Oratoire, s'y enferme. Il pâlit, il tremble, il frissonne & se déshabille, il se discipline. Est-ce là le fruit qu'il tire de la parole de Dieu ? Trasimon croit-il que Dieu est le Pere de tous les hommes, & leur meilleur ami ? Quoi ! il peut penser qu'il lui ordonne de se haïr à ce point. O Dieu ! les Prêtres de Baal en faisoient-ils davantage pour se rendre ce faux Dieu propice ? Trasimon, vous êtes encore bien au-dessous d'Atha-

thanase & d'Aristarque. Ils sont moins coupables que vous. Que diriez-vous d'un Sauvage, d'un Américain qui soutiendrait, ne vous connoissant pas, que vous n'êtes pas au monde : vous lui en voudriez moins qu'à votre compatriote, qui vivant bien avec vous, diroit par-tout que vous lui avez conseillé des actions infames. Il y a moins à perdre à être ignoré que diffamé.

„ Il n'a pas même suffi aux hom-
 „ mes d'être dans ces erreurs tou-
 „ chant la connoissance de Dieu ;
 „ mais vivant dans une grande con-
 „ fusion, causée par l'ignorance, ils
 „ donnent le nom de paix à des
 „ maux si grands & en si grand nom-
 „ bre. Car ils immolent leurs enfans
 „ à l'*Avarice*, ils font en secret des
 „ sacrifices infames, ils célèbrent des
 „ veilles pleines d'une brutalité fu-
 „ rieuse : delà vient qu'ils ne gar-
 „ dent plus aucune honêteté ni dans
 „ leur vie, ni dans leur mariage,
 „ mais l'un tue l'autre par envie, ou
 „ l'outrage par l'adultère : tout est
 „ dans la confusion, le meurtre, le
 „ sang,

„ sang, le vol, la tromperie, l'infirmité, le tumulte, le parjure, le trouble des gens de bien, l'oubli de Dieu, l'impureté des ames, l'avortement, l'inconstance des mariages, & les dissolutions de l'adultère & de l'impudicité. ”

La moleste crie contre la régularité de la Religion, & l'ignorance ne convient pas de ses principes. On n'est Chrétien que par hasard, dit l'un, & je veux l'être par réflexion. Il a dix ans qu'il tient ce langage. A-t'il réfléchi? pas encore. Il a tort, reprend l'autre. Je suis Chrétien, & en vérité, je n'en suis pas fâché. Car, après tout, je n'aime pas le maigre, je fais gras. J'aime le jeu, & je joue; je suis riche, je joue gros jeu. Le Bal me divertit, les Spectacles m'amuse, les Promenades me distraient. Hé bien! j'y vas. Les Sermons m'endorment, aussi ne m'y voit-on pas. Une grand-Messe m'ennuie, & l'ennui me donne la *migraïne*, n'y auroit-il pas de la cruauté à me forcer d'y aller? Et puis, c'est la Messe du Peuple; à midi trois-quarts je

je cours à une basse aux *Petits-Pères* cela m'est commode, & très commode, j'y vois d'honnêtes-gens, c'est l'heure & le rendez-vous du joli monde, & en huit minutes l'affaire est faite. On entend de reste que ce ne sont que les Fêtes & les Dimanches? car d'autres jours qu'y faire? il n'y a personne. Je m'endors à Vépres; il n'est pas décent de dormir à l'Eglise, je reste chez moi. A l'égard des Saluts, on me voit quelquefois aux *beaux*. La canaille fait la foule aux autres, & je crains mortellement le renfermé. Il a bien fait de me prévenir qu'il étoit Chrétien, je ne m'en serois jamais douté.

J'admire, avec frayeur, la criminelle tranquillité des Chrétiens d'oser ranger dans la classe des jeux d'esprit, la dangereuse & damnable subtilité d'une négative bien soutenue & bien prouvée sur l'existence de Dieu. Ces Sillogismes horribles peuvent-ils jamais faire autant de bien à la Religion, qu'ils y ont fait de mal? Qui croiroit que des disputes d'Ecole, sur des matières de Foi, ont été les pré-
mié-

mières sémences des hérésies. Ce sont les doutes affectés des Moines sur la Divinité, qui ont engendré l'Athéisme. Ce sont leurs *Pour* & leurs *Contre* qui l'ont allaité long-tems, & qui lui fournissent chaque jour des nourritures plus solides. Que n'en restoit-on bonnement & simplement à croire, sans chercher à avoir l'esprit de douter!

Si nous consultons Pierre & Paul, pour savoir d'eux qu'est-ce que Dieu, ils repondront l'un & l'autre.

* „ C'est un esprit d'intelligence,
„ qui est saint, unique, multiplié,
„ subtil, disert, agile, sans tache,
„ clair, doux, ami du bien, péné-
„ trant, que rien ne peut empêcher
„ d'agir, bienfaisant, amateur des
„ hommes, bon, stable, infailible,
„ calme, qui peut tout, qui voit
„ tout, qui renferme en soi tous les
„ esprits, qui est intelligible, pur &
„ subtil”. Qu'on est savant lorsqu'on fait cela, & rien de plus!

Ce ne seroit pas à ce siècle qu'on pourroit appliquer cette parole de David.

David. * *L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu.* On ne le dit pas dans le cœur aujourd'hui ; mais à haute voix , & sans passer pour insensé.

Est-ce un coup de la grace qui a fait abjurer DORIMON ? Qu'en dois-je penser , lorsque je ne le vois à la Messe qu'à la Chapelle , qu'il n'y entre jamais qu'à l'heure de la Cour , & qu'il ne se met à genoux que devant le Prince. Quel est le Dieu de Dorimon , qui ne paroît avoir de Religion qu'en présence du Roi ?

Où courez-vous , ARSENE ? Où allez-vous si vite ? L'ennemi vous poursuit-il ? Vous venez de quitter l'appartement pour vous enterrer dans le caveau le plus enfoncé , dans le souterrain le plus noir , & vous en sortez pour fuir à l'Eglise. Qu'avez-vous ? vous êtes pâle & tout défait. Quel Reliquaire embrasserez-vous , à quel Saint vous recommanderez-vous , quel vœu ferez-vous ? Plongez vos deux mains dans le Bénitier. L'orage redouble. Un coup de tonnerre est

* Psa. XLII.

est un Sermon bien touchant pour vous. Avouez-le, ce n'est pas Dieu que vous craignez, Arsène, c'est la mort. L'orage va cesser, & je vous reconnoîtrai alors pour ce que vous êtes.

La belle & louable coutume de débiter dans des nouvelles publiques que les Grands vont au Temple les jours des Fêtes ordonnées par la Religion, & qu'ils y restent quelquefois pendant des heures entières. Que manque-t'il à cette coutume pour la trouver ridicule, que de me persuader qu'elle vient de la Chine? Les drols de gens, les bonnes gens, dirois-je alors, qui pensent qu'on trouvera curieux en Europe de savoir qu'un Empereur veut bien quelquefois prier Dieu; que n'ajoutoient-ils aussi qu'il se donne la peine de boire & de manger.

N'étoit-ce pas assez de la magnificence des dorures & de la beauté des peintures, pour causer des distractions, sans y joindre les accens d'une musique molle & sensuelle: mais peut-être se feroit-on ennuyé sans ce-

cela? J'avertis que ce n'est pas de l'Opera que je parle; ne le sent-on pas bien?

Dire que la durée de nos passions ne dépend pas plus de nous, que la durée de notre vie : c'est faire trouver la réforme bien difficile, & mettre la vertu bien haut. Un Anglois qui lit cette maxime, ni voit rien d'extraordinaire. La chose lui semble assez faisable, & la comparaison ne lui paroît pas forte.

A considérer de près la reforme que presque tous les hommes font de leurs passions, ne diroit-on pas que la nature, Dame suzeraine de tous les cœurs, leur auroit ordonné, sur peine de la vie, d'y laisser toujours un certain nombre de baliveaux de toutes les espèces.

Les passions ne laissent pas souvent que d'avoir un regain bien fort, & les prairies de la folie sont quelquefois bien fournies dans l'arriere saison.

Entre tous les systèmes à la mode, il y en a trois qui contribuent davantage à la corruption des mœurs; & à

la ruine de la société. Le premier porte que le vice & la vertu sont indifférens en eux-mêmes , & qu'ils n'existent qu'au gré des Loix : le second n'admet ni peines ni récompenses après cette vie. De-là on ne craint & on n'évite que le crime qui conduit à l'échaffaut , & on ne cultive & on n'estime que la vertu qui peut servir à faire son chemin. Le troisième, moins nuisible aux particuliers qu'à l'Etat , prive toutes les vertus d'action , & les réduit toutes en contemplation.

L'idée la moins imparfaite qu'on puisse donner de la satisfaction que goûtent les Saints dans la vue de Dieu, peut, si j'ose le dire, se tirer d'après le plaisir qu'un amant bien épris ressent en présence de sa maîtresse. Son absence m'a bien l'air d'un purgatoire qui n'est pas aisé à supporter ; & ses mépris peuvent bien peindre l'esquisse d'un enfer.

Ne donner que dans l'espoir de la reconnoissance : voilà l'homme. Obliger jusqu'aux ingrats, les prévenir, leur faire du bien malgré-eux.

Mon

Mon Dieu! C'est-là que je vous reconnois. Mais qui peut vous imiter?

Ce n'est pas seulement au *Capucin* & au *Chartreux* à reconnoître Dieu, & à l'aimer. Qui lui doit plus de reconnoissance que vous, voluptueux, mondains & sensuels, vous qui vous rassasiez des délices de la terre, & qui vous enyvrez chaque jour du suc des plaisirs? Qui doit l'aimer plus que vous?

* „ Nous ne pouvons compren-
 „ dre Dieu d'une manière digne de
 „ lui; il est grand par sa puissance,
 „ par son jugement & par sa justice;
 „ & il est véritablement inéfablé.
 „ C'est pourquoi tous les hommes le
 „ craindront, & nul de ceux qui se
 „ croient sages n'osera envisager sa
 „ grandeur”.

* Job. Chap. xxxvii;



V I. L E Ç O N.

D E L' H O N N E U R.

J'OSE dire en Chrétien, qu'après la Religion, l'honneur est le plus grand souverain du Monde. En Moraliste, & lui laissant le rang qu'il tient dans le siècle, je suis obligé d'avouer qu'il la dévance, la remplace & l'anéantit.

Je conviens que la Religion a encore quelques fidèles sujets qui la servent par préférence : mais que le nombre en est petit ? Moi-même puis-je bien m'assurer qu'il n'y ait que la Religion qui me guide ? Un autre Classe d'hommes fort nombreuse a trouvé le secret d'allier son service & celui de l'honneur. Quoiqu'à la solde de la Religion, ils ne laissent pas de prêter la main à l'autre. Pourquoi ? C'est que l'honneur assigne les récompenses, & distribue les distinctions

tions dans le domaine même de la Religion.

L'Honneur dans de certains cas demeure inséparablement joint avec la Religion ; dans d'autres, il la soutient , & dans d'autres encore il la combat ouvertement , lui tient tête & ne la ménage pas.

Dans le cas du vol , l'honneur & la Religion n'ont qu'une loi.

L'Usurier & le Monopoleur , quoique connus , ne sont déshonorés qu'après la punition ; échapent-ils à la recherche , ou achètent-ils leurs grâces ; les premiers champions de l'honneur s'empressent d'épouser leurs Filles.

L'Honneur soutient la Religion dans le commerce civil. C'est lui qui conduit bien des gens à la Messe, comme c'est la désoccupation qui les amènent au Sermon les jours de Fêtes.

Sur l'article du Duel & sur la galanterie , l'honneur combat la Religion & l'anéantit.

Presque point de convenances entr'eux :

tr'eux : beaucoup de contrariétés. Il faut opter.

L'Honneur prend dans le monde toutes les prérogatives des vertus, s'en arroe tous les Privilèges, & les y représente toutes. Il a les mêmes principes & la même conduite; il ne lui manque que d'avoir les mêmes fins pour être la première des vertus, comme il en est la base. Il demande de la noblesse & de l'aisance dans les vertus, de la sincérité dans le commerce du monde, & de la politesse dans les manières.

Les vertus qu'il soutient sont aisées à pratiquer, puisqu'elles ne tendent qu'à nous être principalement utiles à nous-mêmes, & qu'à nous distinguer du commun. Elles sont ainsi de moitié avec l'amour propre. Y a-t'il la plus légère couche de noblesse ou de sentimens sur une action, l'honneur la justifie, malgré les cris de la Religion & ses appels. Il ne demande de la sincérité que pour flatter davantage notre amour propre : car y a-t'il rien de plus humiliant que d'être reconnu pour fourbe? Il
ne

ne condamne pas la dissimulation, mais le mensonge. Il veut de la politesse dans les manières. Autre regal qu'il présente encore à l'amour propre. Nous sommes assez portez par notre orgueil à cultiver les belles manières, sans que l'honneur en fasse un précepte. Nous nous élevons par-là, nous nous rendons indéchiffrables, nous nous sentons flattez de faire croire que nous vivons dans la *bonne compagnie*. Il y a ici un milieu à tenir, dont tout le monde n'est pas capable. La fatuité se trouve à un demi travers de doigt de la politesse : on glisse sans s'en appercevoir de l'une à l'autre, & il y a quelquefois long-tems qu'on est fat, qu'on ne se croit encore que poli.

A combien de bisareries, d'ailleurs, l'honneur n'est-il pas sujet. Il n'y a que les circonstances qui puissent bien les déterminer.

L'honneur a ceci de commun avec la Religion, qu'il a, comme elle, ses Temples & ses Autels, ses Apôtres & ses Ministres, ses Martirs & ses Victimes.

AUGUSTE a dit au jeune TARTUS; viens chez moi: je te servirai de père. Ma femme sera ta mère; mon fils sera ton frère, & mes filles seront tes sœurs. Mes domestiques te serviront, & je te défendrai contre tes ennemis. Trop credule Tartus, tu l'as suivi! Où n'as tu pas offert ta tête, dès qu'il l'a voulu. Il t'a dit, passes la mer, & tu l'as fait. Il t'a envoyé presque seul au milieu de tes ennemis: leur nombre s'est accru; ils ont tenu conseil contre toi. Auguste t'a trahi. Retire-toi où tu voudras, t'a-t'il dit bien-tôt; G..... F..... & F..... ne me permettent plus de te garder près de moi. En vain lui a tu rappelé ce qu'il devoit à son nom, à la Religion & à l'honneur, vaines clameurs! Pars, malheureux Tartus, ou attends-toi aux dernières violences. Que peux-tu espérer dans ces lieux? La pièce est jouée: la toile est baissée. Sors au plutôt du Théâtre. Oublies, s'il t'est possible, jusqu'au nom du grand rôle que tu viens de jouer, quitte de bonne grace le faye, & en-

endosses le manteau le plus commun. Tu devois commander à des millions d'hommes, viens conduire des moutons. Que les branches d'un Hêtre épais forme le dais de ton Trône, & que la verdure y serve de tapis. Que la houlette soit ton sceptre: exerce désormais ton courage contre les loups, & reserves tes vertus pour tes moutons. Pars: es-tu parti? Oublies-tu que tu es à vendre & à acheter? Si dans ta fuite tu te souviens de tes ennemis & d'Auguste, ne lui en veux pas: tu lui dois être obligé de tout le mal qu'il ne t'a pas fait.

Il y a encore dans tous les cœurs un reste du germe de la vertu. Nous haïssons un scélérat, & nous plaignons un honnête homme malheureux. Il reste à ajoûter, pourvu que le premier ne soit pas un homme à carosse, & que le second en ait eu un.

Qui a inventé ces ténébreuses Alcoves, ces quadruples Rideaux, & ces Cabinets secrets? Qui a percé les Escaliers dérobés? Qui a donné le plan de ces Garderobes commodes?

Qui a mis des verroux à toutes les portes? C'est l'honneur. C'est encore lui qui fait si soigneusement fermer ces réduits infâmes, où des peintures lascives donnent une si naïve & si horrible copie de la corruption du cœur de celui à qui elles appartiennent. C'est lui qui met un frein à la bouche du Cynique *Diogénon*. Si je le surprends au milieu des complices de ses débauches, il n'a plus de retenuë. C'est l'honneur qui a conseillé au Chanoine B. de se déguiser en femme, pour sauver au moins les apparences de la curiosité qu'il avoit pour l'Opera.

Le Capital pour *THEODESMEN* n'est pas d'agir toujours bien; mais de faire en sorte qu'on ne sache pas s'il agit mal. Il a moins de soin de ne se pas trouver en compagnie de femmes, qu'à ne se livrer qu'à celles dont il peut repoudre comme de lui-même. C'est ce qu'on appelle un *Tatoneux*. Ce n'est ni à *Nérine*, ni à *Thisbé*, ni à *Aspasie* qu'il se jouera. L'une est trop vive, & aime trop le bruyant des passions; & les deux
au-

autres ne sont pas d'un commerce sûr. Il s'attache à *Aminie* qu'il a privoisée petit à petit, & qui en est déjà avec lui à manger à la brochette. Il ne la voit qu'à la dérobée. Il ne se glisse chez elle qu'entre *chiens* & *lousps*. Il veut que tout se ferme dès qu'il y est. Une porte, encore une autre : un verrouil, deux : un rideau, un second. D'où vient tant de précautions ? Pour l'honneur.

On disoit communément, il y a cinquante ans, qu'il ne manquoit à certains hommes de ce tems, pour être femmes, que des boucles d'oreilles. Cette distinction s'est évanouie, & a été suivie de tant d'autres, qui sont disparues avec celle des vapeurs, que je ne suis pas encore bien rassuré sur celle des couches.

Il faut avoir un discernement bien fin pour reconnoître certains vices que l'honneur a introduit sur la scène en attirail de vertus. Vices émerillonés, pimpanis, & qui sont classés avec certaines vertus qui ne sont que des vices fardés, mignards, & qu'on
soul-

souffre à cause de leur gentillesse & de leur commodité.

Est-ce dans les petits soupers, aux jeux & aux spectacles que l'on doit parier pour l'honneur & pour la probité?

Toutes vertus ne ressemblent pas aux belles femmes. Qu'il y en a qui perdroient, si on leur ôtoit jusqu'à la chemise! Que de vertus épouvantables!

Tel passe pour sage qui ne doit ce nom qu'au soin qu'il prend de dépaïser les mouches, ou à l'art avec lequel il déguise ses allures, ou aux distractions de ses voisins, ou à la discrétion de ses confidens.

Un homme sage est tout ce qu'il peut-être au-dessus de ce qu'il est. Le vice dégrade le Monarque, & ne le rend pas même égal à son Valet-de-pied homme de bien.

Peut-on faire fonds sur les vertus Morales sans les Chrétiennes?

On craint davantage de se donner un ridicule que d'avoir des vices.

Il n'y a que des Gentils-hommes
prin-

printaniers qui ayent pû s'appliquer à tirer les Préadamites du néant. J'aime assés à en voir qui dattent de là. Pourquoi les blâmerois-je? Souvent en sortent-ils.

Un ami me parle de TEROUA. C'est un Savant du premier ordre, me dit-il; si vous voulez dès demain je vous le ferai voir; je fais une Maison où on le voit. Arrêtez, je ne vous entends pas: Est-ce de quelque bête extraordinaire dont vous me parlez; non, c'est de Térroua, reprend mon ami. Continuez donc. Eh bien! est-ce demain que nous l'irons voir? Doucement, interrompe-je. Quelles sont les mœurs de Térroua? Est-il bon ami, bon parent? Il est vrai, continue mon ami, qu'il a trahi quelques personnes, & qu'il a fait quelques épigrammes contre des gens à qui il avoit de très-grandes obligations. Et pour la Religion: n'en parlons-pas. N'importe c'est un génie qui a écrit des choses admirables, & avec des sentimens. Eh bien! mon ami, envoyez-moi ses œuvres, il n'est homme qu'en pei-

peinture; je vous rends grâces de l'original.

L'honneur, & la dévotion : gâtes souvent trop déliées pour couvrir entièrement de certains vices qui percent au travers.

TIPHON soutient qu'il a de l'honneur. *Un homme d'honneur comme moi :* dit-il à tout propos. Il ne le peut trop dire; car qui auroit pensé qu'il le fut, lui qui a été refusé dans une cotterie, où nombre d'honnêtes gens ne s'empressent pas d'être admis.

Attache-t'on une idée de conquête à la galanterie. L'honneur passe sur tout, permet tout & relève de tout.

J'aurois pensé comme vous, & j'aurois cru qu'après six mois de soins & de complaisances, LISANDRE lassé de poursuivre THÉMIRE, qui ne l'écoute pas, l'auroit enfin laissée à son époux, & libre d'agir comme elle auroit voulu. Qui vous a dit que je pense comme cela ? reprend arogamment ALPHITAS, cela seroit vraiment beau

beau que Lisandre en restât-là. Que diroit-on de lui ? Rien que de bien , je crois. Ce qu'on en pourroit dire de plus , c'est qu'ayant éprouvé la vertu de Thémire , il n'en pouvoit douter , & ne devoit que l'en estimer davantage. Belle conclusion , replique Alphitas ; ce n'est *parbleu* pas là mon avis ; mais vous êtes d'un bon conseil pour deshonoré les gens. Comment l'entendez-vous ? lui dis - je. Comment ? continue-t'il , comme tout le monde doit l'entendre ; que Lisandre est un homme absolument perdu d'honneur , s'il quitte prise ; qu'il doit vigoureusement pousser sa pointe , & n'en point démordre qu'il n'ait triomphé des scrupules , & des préjugés de Thémire. Et quelle nouvelle Morale est-ce là ? reprends-je. Nouvelle. En vérité , mon pauvre ami , vous connoissez bien peu le monde , allez , c'est l'usage. Et je cours de ce pas engager Lisandre à lui pousser l'épée dans les reins. Il est honteux pour lui d'avoir déjà usé tant de tems autour d'une

d'une femme. Quel maudit enchan-
teur que l'honneur! Les Valets-de-
Chambre à deux fins, sont-ils au-
si de ses gens?

* „ Allez, dit HOLOPHERNE, à
„ Vagao, & persuadez à cette fem-
„ me, du Peuple Hébreu, qu'elle
„ consente d'elle-même à me venir
„ trouver. Car les Assiriens cro-
„ yent qu'il honteux à un hom-
„ me qu'une femme se moque de
„ lui, & qu'elle trouve moyen de
„ se tirer d'avec lui, sans consentir
„ à ce qu'il désire d'elle. ” Faus-
se honte, criminel honneur que vous
êtes bien soutenus! Que vous avez
fait de progrès! Les plus grands Em-
pires ont été détruits. On ne con-
noît qu'à peine le nom des Assiriens;
le tems paroît avoir dévoré jusqu'à
la terre où étoient assises leurs Vil-
les superbes; mais le crime a gravé
leurs infames maximes en caractères
éternels : il les a semées par tout le
monde, & leurs provins malheureux
ont pris par-tout.

Que

* Judith, Chap. xxi;

Que de Vagaos préparent les infortunées victimes de la brutalité des Holophernes! C'est par leurs détestables entremises que serpentent la fornication & l'adultère. Ce sont eux qui disent doucement à celles qu'un reste de vertu fait encore arrêter au bord du précipice. * „Pourquoi cette bonne Fille craindroit-elle d'entrer chez mon Seigneur, pour être honorée de lui, pour manger avec lui, pour boire du vin & se réjouir? Abominables ouvriers de l'iniquité, quoi! on vous tolère. C'est peu, vous êtes recherchés, payés, récompensés. Les Vagaos du siècle ne sont ni des Eunuques, ni des Esclaves.

DE GRECI auroit pû passer pour homme d'esprit, s'il n'avoit fait imprimer un Livre rare par le ridicule. Il ne lui manque, pour que la postérité le croye tel, que d'avoir le bonheur d'en retirer tous les exemplaires.

Je lis un Livre où je vois qu'on ne

* Judith. Chap. xii.

I. Partie.

K

ne peut, en conscience, obéir à Dieu que selon la volonté des Supérieurs. Je ris, & sans être Devin, je suis prêt de jurer que ce n'est pas un novice qui a fait le Livre.

On rougit ordinairement davantage devant les vicieux d'être homme de bien, que vicieux devant les gens de bien. On fait plus: on affecte avec les premiers des vices que l'on n'a pas, avec plus de hardiesse & plus de succès qu'on ne pourroit feindre avec les derniers les vertus mêmes les plus aisées.

Quelle que soit la reputation de certains hommes sur le chapitre des femmes, les trois quarts, pour le moins, ne la doivent qu'à la discrétion de celles dont ils ont été la *coqueluche*. Quel maigre sujet d'orgueil pour les *Petits Maîtres*, & qu'un Moineau franc doit bien leur rabattre le caquet!

CIMON se contente du titre d'*honnête homme*, & c'est être, en vérité, bien modeste. Car que lui a-t'il fallu pour l'obtenir, qu'il ne doive au hasard? des vices heureusement masqués,

qués, & à la mode, sont les deux tiers de son mérite : un certain air de suffisance à qui l'amour propre donne la main d'un côté, & que le mépris d'autrui soutient de l'autre : un carosse, quelques mille livres de rente sur une Isle flottante entre vingt créanciers pacifiques. Tout cela vaut-il qu'on le fasse sonner si haut ?

Que vous importe, SYLLA, si MARIUS a le commandement des Armées de la République ? Si c'est le bien public qui vous fait parler : que n'a-t'il pas fait, ou pour le défendre, ou pour l'augmenter ? On connoît votre valeur & votre grand cœur ; mais auriez-vous fait mieux vous-même ? Il a forcé les Villes, il a gagné les Batailles : par tout l'ennemi a fui devant lui ; qu'auriez-vous fait de plus, Sylla ? Rien : vous en convenez. Vous vouliez avoir la gloire de sauver la République. Belle jalousie, noble envie, si c'est-là tout votre motif. La paix est faite ; sans doute que Sylla & Marius se réconcilieront. Je ne le crois pas : ils se chercheront davantage, ils se join-

dront: ils se sont joints, & Marius emporte chez les Morts de tristes preuves de la bravoure & de la férocité de Sylla; & Sylla, dans son lit, ne peut disconvenir que Marius étoit seul digne d'être son rival: il est le premier à louer son courage. Ils s'estimoient intérieurement, dit-on, que falloit-il pour les rendre amis? Peu de chose: seulement que l'un ou l'autre fût mort.

Où va si précipitamment PIRRHUS? Les ennemis ont-ils envahi la frontière? Qu'on le laisse partir, & je réponds du succès. Généreux ACHILLES, qu'entends-je, votre fils ne s'arme que pour aller combattre le jeune AJAX. Tous deux amis hier, quelle cause les a brouillez si vite? Arrêtez les fougues de ce jeune Héros. Pere barbare, c'est vous qui lui mettez les armes à la main. Pirrus vole, il est déjà sur le Pré où Ajax l'attendoit. Un moment, malheureux, pensez donc que le Mort ne sera pas le plus infortuné; & que le vainqueur sera obligé de fuir de la Cour, & de s'exiler lui-même du Ro-

Royaume. Furieux Duelistes, les ennemis sont aux portes de l'Etat. Si vous brûlez si fort de répandre votre sang : c'est-là qu'il faut marcher. Volez : c'est là que vous le répandrez sans crime. Malheureux, pensez à Dieu. Ils ne m'écoutent point, ils s'égorgent, ils se tuent.

Honneur ! impitoyable idole de sang ! C'est de tels forcenés qui soutiennent ton culte. Que promets-tu donc à tes martyrs ?

PASQUIN a mis sols sur sols pendant dix ans pour se faire un petit fond. La somme est complète ; il a quarante mille livres bien comptées dans son coffre. Achetera-t'il une maison, une ferme, des terres ? Il suppute, il calcule. Outre les réparations qui emportent la moitié du revenu, le revenu en lui-même est trop bas : cinq pour cent par an, c'est trop peu. Il y a une charge à vendre. Charge lucrative, mais infame, & dont les provisions se jettent comme un os à un chien. Qu'importe, dit Pasquin. Mais combien rapporte-t'elle ? Tout ce qu'on

veut. Voilà ce qu'il me faut, reprend-t'il. Il donne ses quarante mille francs sans regret, & boit, sans revolte d'amour propre, toutes les ignominies attachées à son achat: il en avale gayement la dernière goutte, & la lie sans contre-cœur. Peut-il acheter par trop de honte le droit de se faire afficher usurier, & de ruiner quelques familles chaque année. Ce qui m'étonne en ceci; c'est moins qu'il y ait dans un état quarante Pasquins pour acheter de telles charges, que de les y voir créées & à vendre.

Ce n'est pas tout-à-fait parce qu'un homme est criminel qu'on n'ose avouer que l'on est son parent c'est seulement parce que l'on craint qu'il ne soit assez malheureux pour être puni.

Après trois ans de captivité, CRESSUS, te voilà donc en liberté. Le fait n'est pas unique, mais c'est être heureux. Je t'en fais mon compliment. Je ne m'explique pas: tu fais, dans ta conscience, que je ne parle pas de ton innocence, mais bien de ce que tu t'es trouvé assez criminel
pour

pour être assez en moyen pour avoir ta grace. Enrichis ton Avocat; c'est toujours bien faire, quoique ce ne soit pas lui qui t'ait servi le plus. Moins de monopoles & de concussions, & je ne te verrois pas la tête sur les épaules. Un beau moyen pour le gain d'une Cause, c'est d'être en état de l'acheter.

Jusqu'où ne vont pas les bisareries de l'honneur? Quels sont ses caprices?

CORIMON court chez le Magistrat. Depuis quinze jours il l'assiège par-tout: il l'arrête à la sortie de son cabinet: se place devant lui à l'Audience, se trouve lorsqu'il descend de son Carosse, & lorsqu'il y monte. Il lui présente Placets sur Placets. Il ne le laisse en repos en nul endroit, pas même chez sa maîtresse. On le fait dans son voisinage. Vous verrez, dit-on, que Corimon cherche à se faire séparer de sa femme. Je ne crois pas, dit quelqu'un, il auroit trop à rendre. Tout-au-plus, postule-t'il pour la faire renfermer. En effet y a-t'il rien de plus criant

que la conduite qu'elle tient avec lui? Depuis trois ans elle ne suit qu'ELGISTE: elle est avec lui à la Campagne & à la Ville. C'est bien fait. . . Vous n'y êtes ni les uns ni les autres, & la femme de Corimon n'est pas l'objet de ses démarches. C'est à la pauvre LESBIE à qui il en veut. Il lui a ravi son innocence. Elle a rougi de ses égaremens, dès qu'elle y a fait réflexion, & s'est séparée de lui. Il croit son honneur offensé, de ce qu'une *petite fille* se moque de lui. On l'en raille: il en est outré, & il a juré qu'elle s'en repentiroit. C'est elle qu'il veut faire renfermer, & il y parviendra.

TOMELA a épousé CLITIE. C'est une belle brune, dont on parle avec admiration. Elle plaît à FLORUS, qui est en place de donner les meilleures Commissions, & faire de la fortune d'un homme par sa seule protection. Tomela n'a plus qu'à parler. Veut-il les affaires de mer, ou celles de terre? Aime-t'il mieux commander les Légions? Lui plaît-il d'entrer dans le Conseil? il n'a

n'a qu'à choisir. Florus est homme à le rendre propre à tout. Car en savoit-il davantage lui-même? Je vous entends. Vous ne vous connoissez ni aux affaires étrangères, ni aux domestiques. N'importe, il n'est que de mettre le pied dedans; entrez. Vous aurez un bon premier commis. Crassus dirigera vos Bureaux. Vous savez signer; en voilà plus qu'il ne faut. Vous n'êtes pas le seul qui ait un Crassus. Estes-vous placé: mettez à profit l'instant où la fortune vous rit. Dépêchez: vous n'avez peut-être pas long-tems à en jouir. Payez-vous largement par vos mains des complaisances que la jeune Clitie a pour Florus qui est octogénaire. Amassez millions sur millions. Avez vous fait? Florus se meurt; il est mort. Tout le mérite de Tomela est enseveli avec lui. Sa place est donnée à un autre qui a autant besoin de Crassus, & qui le prend à son service. Dites-moi, je vous prie, que peut-il donc tant manquer à Crassus qui a des connoissances si étendues pour remplir cette place dont il est si

K 5

digne?

digne ? Une Clitie, quelque sœur, ou quelque cousine jeune, commode, & d'un joli minois.

Le Patrimoine des Pauvres : Perrou ; Mine d'or & de diamans. Directions des Hôpitaux : fortunes ; bonnes Commissions. L'Administrateur dévore le Pauvre, & le Directeur lui suce le sang. Administrateur né, à qui peut convenir cet emploi qu'aux bons cœurs ? j'en appelle à tous les Pauvres.

GERONTE a un petit fond en argent qu'il fait valoir ; un enfant de famille qui marchande une Actrice, va le trouver. Plus il lui paroît avoir besoin d'argent, plus il rançonne ; & il ne convient de lui donner ce qu'il demande qu'en lui faisant faire une bonne Lettre de Change à cinq pour cent par mois, & en retenant l'intérêt sur le principal qu'il a l'art de réduire à moitié.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on est dans le goût de profiter de l'extrême nécessité de ceux qui se présentent à nous pour que nous les secourions.

JACOB lui-même ne néglige pas

pas de prendre ses avantages avec
Esau son frere.

* „ Un jour Jacob ayant fait cuire
„ de quoi manger, Esaü retourna
„ des champs étant fort las; & il dit
„ à Jacob : donnez-moi de ces mets
„ roux que vous avez fait cuire, par-
„ ce que je suis extrêmement las. Ja-
„ cob lui dit : vendez-moi donc vo-
„ tre droit d'aînesse. Esaü lui répon-
„ dit : je me meurs; de quoi me ser-
„ vira donc mon droit d'aînesse? Ju-
„ rez-le moi donc, lui dit Jacob.
„ Esaü le lui jura, & lui vendit son
„ droit d'aînesse. Et ainsi ayant pris
„ du pain & ce plat de lentilles, il
„ mangea & but, & s'en alla; se met-
„ tant peu en peine de ce qu'il avoit
„ vendu son droit d'aînesse. ”

Que celui qui a affaire avec quel-
qu'un s'enveloppe bien, qu'il cache
ses yeux & qu'il mette la main sur sa
bouche. On profitera de son foi-
ble, si on le connoît; qu'il ne laisse
pas de prise sur soi, ou on le réduira
à abandonner jusqu'à son ame.

Mettons un frein à nos appétits.
dé-

désordonnés. Chacun de ceux qui nous entourent, épie le moment de s'en servir contre nous. Tremblons à la vûe de ce qu'il en coûte pour les satisfaire. Ne nous moquons pas d'Esau. Faisons mieux; corrigeons-nous sur son exemple. Que savons-nous si quelque Jacob ne nous enlèvera pas notre droit d'aînesse.

Qu'il y ait quelque chose au monde de plus rare que le Diamant du Grand Mogol, unique cependant dans sa beauté, & inestimable dans sa valeur; qui le croiroit, & que penseroit-on que ce puisse être? Que seroit-ce? qu'un bienfaiteur par le seul plaisir de l'être, & sans autre vûe criminelle.

Un Croquis des bisarreries de l'honneur, c'est la conduite de TRASSILLE. MELITE étoit belle, & il l'aimoit: elle étoit sage, & il l'estimoit; il a cru se rendre heureux, & se faire honneur en l'épousant. Il la fait demander en mariage à ses parens. Dès-lors, à la vûe de toute la Ville, il s'est montré avec elle aux Spectacles, aux Promenades, au Cours.

On

On l'a vû avec elle dans un même carosse, à la file, aux champs Elisées. On n'y a pas pris garde; personne n'y a trouvé à redire: quelques-uns même l'ont loué. L'a-t'il épousée. Les gens se reveillent comme d'un profond assoupissement: on se frotte les yeux; on commence à entrevoir: on voit. Est-ce lui? Est-ce bien lui? Est-ce Trafille? On lui passoit, comme un foible, d'oser paroître les huit premiers jours à côté de sa femme. Mais davantage; c'est se moquer des gens. On se le montre au doigt. *Voilà l'homme qui aime sa femme; entends-je dire; Voilà celui qu'on voit impudemment avec elle dans un même fond, & qui la promene par-tout avec lui.* Du moins j'abaisserois les stors, reprend quelqu'un. On en plaisante, on en rit, on en badine. Le vent en va jusqu'à Trafille; une mauvaise honte le saisit, il rougit presque d'aimer sa femme; n'ose plus se montrer avec elle en public; & est contraint ou de s'ennuyer seul, dans son carosse, s'il l'aime encore, ou de se cacher, s'il veut jouir du

du plaisir si naturel d'être avec elle, & qu'on devroit croire permis à un mari. Que feroit de plus Trasilie? feroit-il obligé à davantage, s'il avoit à se trouver dans le monde avec la coquette CÉSONIE? La raillerie alors deviendroît un peu plus tolérable & moins incompréhensible. Je pousserois bien, je pense, l'effronterie jusqu'à me faire voir tête-à-tête avec SAPHRONICE.

Une honnête femme, une femme sage fait toujours honneur à un mari, quoiqu'on en dise, & quoiqu'elle soit sa femme.

NICETAS, plus hardi que Trasilie, a épousé APHRONIE, qui lui a fait signer, pour conventions de mariage, qu'il lui seroit libre de lui être infidèle : & Aphronie jouit pleinement de ses conventions.

* „ Celui qui chasse une femme
„ vertueuse, rejette un grand bien ;
„ mais celui qui retient une adul-
„ tère, est insensé & méchant. ”

LISIAS, dit-on, après six ans de
sé-

* Prov. Chap. xviii.

séparation, vient de renouer avec sa femme : on y ajoute, assez naturellement, que deviendront PROSCRIS & AÉGINE avec qui il mangeoit son bien depuis ce tems, & qu'il entretenoit avec tant de faste ? J'entends répondre un de ses intimes, que la seule différence qu'il y aura, peut-être, ce sera de les voir de nuit.

Il n'est pas aisé à un Citoyen, homme de bien & malheureux, de se faire donner, sur ses vieux jours, une retraite dans un Hôpital. Un soldat tout criblé des marques de sa valeur, & n'ayant de reste qu'un œil & qu'une jambe, n'obtient pas facilement les Invalides. La probité du premier, & ses malheurs ne lui servent de rien ; & on ne prend guères attention aux services & aux blessures du second. Il faut à l'un & à l'autre des recommandations. Il leur faut chercher des Puissances, & faire parler la faveur. Cela est-il concevable quand on voit un P..... avoir une Pension sur le Domaine, dont il est payé exactement par quartier ?

tier? Qu'à-t'il donc fait pour l'Etat
me dira-t'on. Il a fait rouler vingt
de ses complices.

Quelle raison d'être vain de se voir
Pensionnaire de l'Etat, quand on se
trouve mêlé avec de telles gens!

Fin de la première Partie.



